

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5^{ÈME} ANNÉE, N° 245 — SAMEDI, 12 JANVIER 1889

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



ADELINA PATTI

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 JANVIER 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : La presse Canadienne, par J. B. Caouette.—Primes du mois de décembre : Liste des numéros gagnants.—Le Dr J. A. Crevier.—Le martyr de son nez, par Léon Famelart.—Nos gravures.—Petite leçon de savoir-vivre, par Marie.—Le jeu de billard (avec dessin).—Usages et coutumes : La politesse au foyer, par Ann. Sèph.—Deux mots du docteur : Le rhume de cerveau.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Guet-Apens (suite)

GRAVURES : Portraits : Le Dr J. A. Crevier, décédé ; Adélina Patti.—La veillée de sainte Catherine par le pape saint Urbain.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	• • • • •	\$50
2 ^{me} "	• • • • •	25
3 ^{me} "	• • • • •	15
4 ^{me} "	• • • • •	10
5 ^{me} "	• • • • •	5
6 ^{me} "	• • • • •	4
7 ^{me} "	• • • • •	3
8 ^{me} "	• • • • •	2
86 Primes, à \$1	• • • • •	86
94 Primes		\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Vous souvenez-vous des anciens, des vieillards, qui nous répétaient sans cesse, comme la chanson, que : de leur temps, oui vraiment, tout allait mieux qu'à présent.

L'humanité ne change pas ; les hommes se succèdent, se remplacent, mais tous, arrivés à un certain âge, éprouvent le besoin de critiquer le présent et de chanter les bonheurs passés.

Après les fêtes de Noël et du jour de l'An, je demandai à un de mes contemporains, père de famille quadragénaire, s'il avait pleinement joui de la dernière huitaine.

—Peuh ! fit-il, oui et non. Ah ! on ne sait plus s'amuser comme autrefois...

—Comment l'entendez-vous ?

—Voilà Cortes, on s'amuse encore un peu aujourd'hui, mais cela n'est plus à comparer aux plaisirs que nous avons, il y a trente ou quarante ans.

—Expliquez-vous, je ne saisis pas bien la nature de vos regrets.

—Ce serait trop long à vous expliquer, mais pour ne vous citer qu'un exemple : quand nous étions jeunes, mes frères, sœurs et moi, toute la famille était en joie aux jours de fête, nos parents se faisaient aussi enfants que nous et se mêlaient à nos jeux. On ne voit plus cela aujourd'hui, les parents sont graves, sérieux, ils ont l'air inquiets parfois, et s'ils laissent les enfants jouer entre eux ils se tiennent à l'écart.

—Mais, mon cher, c'est votre faute, c'est notre faute. Les parents d'aujourd'hui... c'est nous, et si quelqu'un est à blâmer, comme vous semblez le dire, commencez par vous frapper la poitrine.

. Il en est de même de ceux qui se plaignent du froid et du chaud, selon l'époque de l'année, qui trouvent que les saisons sont changées, que tout va plus mal, etc., etc.

A Montréal, il fait chaud, et voilà tout le monde de se plaindre, marchands, boutiquiers, hôteliers, riches et pauvres, de ce que l'on n'a pas

assez de glace pour construire le palais d'hiver du carnaval.

En France, il fait froid, et l'on voit les avocats refuser de parler au tribunal.

Et ne croyez pas que je plaisante, car j'ai la preuve de ce que j'avance.

Il y a trois semaines environ, les avocats et les avoués d'une petite ville de France ont refusé de plaider, parce que l'administration n'avait pas fait chauffer la salle. Ces messieurs ont affirmé que le froid paralysait leur éloquence et que, sans colorifère, ils se sentaient incapables de prêter leur concours à la justice.

Le bâtonnier de l'ordre (c'est un de mes cousins qui s'est illustré ainsi), parlant au nom de ses confrères, est venu à l'audience avec un thermomètre, et après avoir constaté que l'appareil de physique marquait trente-six degrés seulement, il a déclaré à la cour qu'il était, à son grand regret, dans la nécessité de se retirer, ses bronches ne pouvant supporter cette température par trop froide. Tous les membres du barreau l'ont suivi dans sa retraite, et l'audience a été levée.

Le procureur de la République a demandé, paraît-il, une peine disciplinaire pour ces avocats trop frileux, à qui, du reste, il a fait apporter un poêle dans les vingt-quatre heures.

Je n'ai pas à critiquer la conduite de mes confrères de France, mais je constate que leurs poumons ne pourraient pas résister aux fatigues des luttes oratoires canadiennes, comme celles qui viennent d'avoir lieu, en plein hiver, et en plein air, dans les comtés de Mégantic et de l'Assomption.

. Je vous disais, la semaine dernière, en vous citant des exemples, qu'il ne fallait pas trop juger un homme sur sa mine et que, souvent, nous devons nous défier des apparences ; le hasard nous met sous la main une délicieuse légende allemande, traduite en fort bons vers, par Hypolite Durand, dont la morale vient aussi à l'appui de mon dire :

Un vieux musicien, pauvre, et seul sur la terre,
Cheminaït à pas lents sur la rive du Rhin,
Son habit en lambeaux annonçait la misère ;
Chaque pli de sa face, hélas ! criait : J'ai faim !

Il marchait près du bord, l'œil baissé, le cœur triste,
Son violon muet pendait dessous son bras,
Vieil ami de trente ans que le fidèle artiste
N'eut pas voulu céder contre mille ducats.

N'avait-il pas cent fois sur sa corde sonore,
Aimé, pleuré, chanté, raconté tout son cœur ?
Et de ses flancs poudreux tirait-il pas encore
Des chants d'une admirable et mortelle douleur ?

A quoi bon ? Son air morne et sa voix chevrotante
Faisaient fuir le passant au lieu de l'arrêter :
Nous sommes ainsi faits : le deuil nous épouvante ;
Il nous faut des douleurs sachant rire et chanter.

"Bonhomme, une autre fois, j'écouterai ta plainte,
"Ton air est lamentable et ta voix chante faux."
Et le pauvre vieillard, abrégant sa complainte,
Saus étouffer sa faim, étouffait ses sanglots.

Il suivait donc un jour son chemin sur la rive,
Tournant un chapelet entre ses doigts calleux.
A l'heure où l'Angelus va tinter, il arrive
Dans un hameau baigné par le Rhin aux flots bleus.

Sur le bord s'élevait un antique ermitage
Avec une Madone aux superbes habits :
L'argent, la pourpre et l'or paraient la sainte image,
Et des perles sans prix se mêlaient aux rubis.

Le vieux musicien, à genoux sur la pierre,
Contre les parvis colle son front brûlant ;
Puis, à cette Madone, adressant sa prière,
Avec son violon s'accompagne en tremblant.

Jamais concert plus pur, plus touchante harmonie
Ne firent résonner les voûtes du saint lieu ;
Plus d'un musicien, fameux par son génie,
N'est pas monté si près de l'oreille de Dieu.

Tout à coup, la Madone, à la lueur de cierges,
Se baisse, et, devant lui, jette son soulier d'or...
Il ramasse le don de la Reine des Vierges,
Et contre un peu de pain va changer son trésor.

Mais on a reconnu la précieuse relique.
Il jure, vain serment ; il lutte, vain effort ;
On le livre aux archers, et la haine publique
Le suit jusqu'au gibet pour jouir de sa mort.

Le cortège passait près du vieil ermitage ;
Avant que de mourir, il veut prier encor :
On l'observe, et voici que la divine image
Lui jette, en souriant, son second soulier d'or...

Alors chacun s'empresse et veut briser sa chaîne.
On s'embrasse en disant : "Voilà le doigt de Dieu."
Et des chants d'allégresse, au lieu des cris de haine,
Retentissent longtemps sur le Rhin aux flots bleus.

Ceci s'est passé il y a longtemps, alors que le Rhin était français et que ses flots bleus ne roulaient pas dans l'empire de ce stupide empereur Guillaume II, qui, jusqu'à présent, n'a réussi qu'à déplaire à tous ceux qu'il a approchés.

Léon XIII a bien jugé ce teuton quand il a dit : "C'est un mauvais fils, il sera mauvais roi."

. Toujours pratiques les Américains !

Dernièrement, à la gare Bonaventure, alors qu'on attendait le départ du train de New-York, et que l'on parlait de l'annexion du Canada, un citoyen de la république voisine, considérant cette opération comme certaine dans l'avenir, dit en terminant :

—Quand nous serons décidés, nous ne manquons pas d'annexer le Canada durant l'hiver.

—Pourquoi préférer l'hiver ?

—Pour avoir plus de superficie...

—.....?.....

Appelé à s'expliquer, l'excentrique voyageur dit que la hauteur moyenne de neige en Canada est de quinze pieds pendant l'hiver. Ce fait admis, il est évident que la superficie du pays augmente comme si le diamètre de la terre était de trente pieds plus grand.

La largeur du Canada étant d'environ trois mille milles de l'est à l'ouest, les quinze pieds de hauteur de neige augmentent—le calcul le prouve—cette largeur de douze pieds.

D'un autre côté, la distance de la frontière nord à la frontière sud est de, admettons, quinze cents milles et, en appliquant le même calcul que ci-haut, on trouve que la hauteur de la neige augmente cette longueur de six pieds.

Prenez tous ces nombres, calculez encore, et vous verrez que l'augmentation totale de la superficie du Canada, pendant l'hiver, est d'à peu près six milles carrés.

Et voilà !!!

Les mathématiciens qui écoutaient l'étranger prirent tous leur crayon et leur calepin, et déclarèrent, au bout de quelques instants, que Jonathan avait raison.

L'idée vaut... ce qu'elle vaut, mais, à coup sûr elle est originale.

. Tous les Américains ne sont pas aussi heureux dans leurs combinaisons.

Une jeune fille, habitant une petite ville de l'Ohio, lut dernièrement dans un journal de Chicago une annonce dans laquelle un cultivateur de la province de Manitoba demandait à se marier avec une Américaine. Le signataire donnait des renseignements sur sa position de fortune, et vraiment, c'était un parti des plus sortables... à distance.

La charmante enfant voulut s'amuser aux dépens de cette affamé du mariage, et répondit à l'adresse indiquée qu'elle serait heureuse de donner et sa main et son cœur au Manitobain.

Elle mit la lettre à la poste, rit un moment de son excellente idée, s'endormit et n'y pensa plus.

Le mariage était donc bien loin de sa pensée quand, huit jours après, elle reçut une dépêche conçue à peu près dans ces termes :

"Reçu lettre. Merci. Serai chez vous vendredi prochain.—Harold."

—Mais ! mais !!! mais !!! fit-elle sur trois tons différents (comme dit Richebourg dans tous ses romans, sans exception,) me voilà dans une singulière position... et ce monsieur qui va venir ! Au fait, il peut être très bien, ce gentilhomme... et puis, il est riche... attendons les événements !

Et, la folle du logis s'en mêlant, la belle fait des rêves charmants... L'inconnu est jeune, beau, élégant. Elle relit la dépêche :

—"Reçu lettre," comme c'est court, mais comme cela exprime bien sa pensée—"Merci," rien de plus ; je comprends l'état de son cœur ; pouvait-il en dire davantage ?—"Serai chez vous vendredi prochain." Mais vendredi, c'est demain ! vite, vite ! je n'ai pas trop de temps pour me préparer à cette visite de mon fiancé !

Mon fiancé ! quoi, déjà ?

Ce soir-là on put voir la lampe brûler bien tard dans la chambre de la douce enfant, et l'aiguille

ne resta guère plus inactive que l'imagination de la jeune fille.

—Il se nomme Harold, dit-elle plusieurs fois en cousant. Un joli nom ! un nom rare...

Et quand elle s'endormit dans son lit de vierge, ses lèvres murmuraient encore tout bas, bien bas : Harold ! Harold !...

Le lendemain, la matinée fut bien longue au gré de celle qui attendait, et quand enfin le timbre vibra et qu'on annonça : "M. Harold Sturleson," le cœur lui battit bien fort et elle baissa les yeux...

—Mademoiselle, dit une voix rude dans un anglais douteux, je suis votre futur mari...

—Monsieur !... *àààhhhh ! ! !*...

Elle venait de regarder celui qui arrivait de si loin pour l'épouser, et, en le voyant, elle ne put retenir un cri d'effroi.

Le Manitobain n'était pas originaire du Canada ni d'aucune autre partie du nouveau monde, c'était un Islandais de mauvaise mine, grotesquement vêtu et nouvellement arrivé du pays des geysers.

Le charme était rompu et l'engagement ne tarda pas à l'être, pour cause d'incompatibilité d'humeur, sans doute, mais il est résulté de cette aventure un double fait :

L'Islandais tient mordicus à se marier avec une fille ou une veuve quelconque, peu lui importe, et il n'a pas trouvé jusqu'à présent.

Quand à la jeune fille, son étourderie fut connue, et le bruit court que les époux se gardent bien de se diriger de son côté.

Il ne faut pas jouer avec le feu.

. J'ai encore une autre anecdote à vous dire aujourd'hui, mais, avant que de la conter, je vous demande votre parole d'honneur de ne la répéter à qui que ce soit ; il y a des gens si mal faits qu'ils pourraient m'accuser de vouloir médire des médecins.

Il y a... un certain temps, un chirurgien distingué, attaché à un grand hôpital de la province d'Ontario, fut appelé à opérer un serre-frein qui avait été grièvement blessé dans un accident de chemin de fer, et, après avoir obtenu l'aide d'un de ses confrères, il se rendit avec celui-ci près du patient qui fut endormi et... ouvert.

Un examen attentif de l'intérieur du blessé prouva qu'il était nécessaire d'enlever momentanément une partie de l'estomac et de la placer dans une assiette en attendant la fin de l'opération, et cela fut fait.

Le chien du célèbre docteur avait suivi son maître, et nul ne s'occupait de lui, quand, au moment de remettre en place le morceau mis de côté, on constata avec horreur qu'il avait été avalé par le dit quadrupède.

—Carlo—il s'appelait Carlo, le misérable !—semblait avoir beaucoup apprécié la chair humaine, et, se léchant les babines, avait l'air de demander une seconde ration.

Des gouttes de sueur froide perlèrent sur le front des deux médecins, et déjà ils voyaient leur avenir et leur réputation perdues pour toujours, quant le grand chirurgien se frappa le front.

Une idée venait de germer sous son crâne.

Laissant son confrère près du patient, il sortit en coup de vent, sauta sur son cheval, se rendit ventre à terre à l'abattoir la plus proche, se procura l'estomac d'un mouton fraîchement tué, revint à toute vitesse et... à la stupéfaction de son confrère, remplaça la pièce manquante dans le corps du blessé par un morceau du même genre pris dans l'organe du mouton.

Les cheveux de l'aide chirurgien étaient droits comme mon crayon ! ! !

Le malade fut recousu, replacé dans son lit et, trois mois après il reprenait son service sur un train du Pacifique, qui parcourait la prairie, de Régina à Calgary.

Il y a un mois environ, la compagnie, satisfaite de ses services, lui donna de l'avancement en le plaçant dans une ville, que je ne nommerai pas, mais on constata bientôt chez lui un tel changement d'humeur et d'allures qu'on lui conseilla de consulter un médecin.

Justement, le chirurgien qui l'avait opéré se trouvait de passage dans la ville en question, et ce fut lui qu'il alla voir de préférence.

—Docteur, lui dit-il, je ne sais comment cela

se fait, mais depuis ma maladie, j'ai toujours en vie de manger de l'herbe. Tant que j'ai voyagé dans la prairie, je pouvais me satisfaire, mais ici, en ville, la chose est plus difficile, l'herbe est rare et je souffre beaucoup d'en être privé, surtout en hiver. | Que dois-je faire ?

Le médecin resta songeur pendant quelques instants, puis d'un air grave :

—Mon ami, il vous faut l'air de la campagne et je vais faire en sorte que l'on vous y envoie.

Le lundi suivant l'employé fut envoyé là-bas, du côté de Medicine Hat, et depuis il est très bien... dit-on.

Vous trouverez l'histoire bien... invraisemblable, n'est-ce pas, moi aussi, mais cela ne l'est pas plus que la nouvelle suivante :

. Bismarck vient de recevoir, de l'université de Geissen, le bonnet de docteur en... théologie.

En théologie ! et pourquoi, ô mon Dieu ?

Le célèbre francophobe a-t-il mis de côté les œuvres de Machiavel pour se livrer à l'étude des Pères de l'Eglise ? le diable s'est-il fait ermite ? le colonel de cuirassiers blancs a-t-il donc quitté l'armure de fer pour revêtir la bure du religieux ?

Non, Bismarck est toujours colonel, diable et diplomate, mais l'université de Geissen n'est pas très collet-monté, et on dit même qu'elle ne refuse un diplôme contre espèces sonnantes.

C'est peut-être le fonds des reptiles qui a été mis à contribution.

Quoiqu'il en soit, Bismarck docteur en théologie, c'est plus fort que nature !

. Autre singulier docteur !

Un certain docteur Carver vient de s'illustrer d'une manière assez étrange.

Ce médecin, fatigué sans doute de ne pas trouver assez de victimes à faire dans sa profession, a voulu prouver au monde qu'il était capable de tuer soixante mille personnes en six jours, puisqu'il avait parié de mettre soixante mille balles dans une cible pendant une semaine, le jour du Seigneur non compris.

Il a gagné son pari après avoir brûlé six mille sept cents cartouches.

Je dois rendre justice aux citoyens de Minneapolis, où a eu lieu cette orgie de coups de fusil, que très peu de curieux ont montré un intérêt soutenu à l'exploit du Dr Carver.

Pour lui permettre de supporter l'énorme fatigue qu'il s'était imposée, le tireur a eu recours à des moyens extraordinaires, telles que courants électriques, injections hydodermiques, frictions, etc., etc.

Au fond, qu'est-ce que tout cela prouve ?

Leon Leduc

LA PRESSE CANADIENNE (*)

Nos bardes tour à tour ont chanté la ramure, La brise, le soleil, et l'oiseau qui murmure En voltigeant de fleur en fleur : De notre peuple ils ont célébré l'espérance, Les qualités, la foi, les vertus, la souffrance, Le dévouement et la valeur.

Ils ont, les yeux fixés aux pages de l'Histoire, Redit avec orgueil l'éclatante victoire De nos soldats à Carillon. Et moi—le Benjamin du groupe littéraire— Jose venir chanter, d'une voix téméraire, L'honneur d'un autre bataillon.

Ce bataillon figure au livre des annales. C'est lui qui défendit nos lois nationales Contre un farouche potentat ; C'est lui qui détrôna l'infâme oligarchie, Qui—méprisant nos droits, voulait, irréfléchi— Régner sans nos hommes d'état ! ! ! !

Il essaya d'abord outrage sur outrage, L'exil et la prison ; mais, sans perdre courage, Dans sa lutte il persévéra. Alors ses ennemis, plus orgueilleux que braves, Cessèrent à regret de mettre des entraves, Et l'oligarchie expira !

Devant ce bataillon qui s'appelle la Presse, Chapeau bas, Canadiens ! et que chacun lui tresse Une couronne en ce beau jour ! Car en brisant les fers de notre servitude, Il s'est acquis des droits à notre gratitude, A notre estime, à notre amour !

(*) Cette pièce a été écrite pour le numéro du jour de l'an, mais reçue trop tard.

Et depuis lors, veillant comme une sentinelle A la sécurité de la nef fraternelle Qui porte les deux nations, La Presse jetterait le premier cri d'alarme Si le tyran d'hier osait reprendre l'arme Pour briser nos traditions !

Mais jamais ne viendra cette heure malheureuse Où notre beau pays, dans une guerre affreuse, Verrait ses fils s'entregorger. Non ! car les mêmes vœux de paix et d'espérance Font battre tous les cœurs de la Nouvelle-France, Et nul ne songe à se venger !

La Presse, de nos jours, remplit un autre rôle Avec un dévouement que l'honneur seul contrôle. Et que le Roi du Ciel bénit : Elle enseigne aux sujets qui foulent cette terre Leurs devoirs envers Dieu, la France, l'Angleterre Et le "Facte" qui les unit !

Elle éclaire, elle instruit, encourage et console Les malheureux qui n'ont, pour unique boussole, Qu'un faux principe : égalité ! Egalité ? beau rêve, ici-bas impossible ! Oh ! mais ce rêve d'or—par delà le visible— Deviendra la réalité !

Aux riches opulents qui traitent le pauvre homme Avec plus de mépris qu'une bête de somme, La Presse dit ces vérités : "Honte à vous ! car le pauvre est du Sauveur l'image ; "Quand vous le méprisez, vous refusez l'hommage "Au Dieu qui vous a rachetés !"

La Presse Canadienne honore notre race ; Elle suit pas à pas la glorieuse trace De Duvernay, son fondateur ; Comme lui, sans faiblesse, elle flétrit le vice, Exalte la vertu, flagelle l'injustice, Défend l'Eglise et le pasteur.

Elle imprime un élan à la littérature, Favorise les arts, surtout l'agriculture, Cette mère du genre humain. Toute œuvre intelligente, honnête, généreuse, Tout ce qui fait enfin notre existence heureuse, Porte l'empreinte de sa main !

Devant ce bataillon qui s'appelle la Presse, Chapeau bas, Canadiens ! et que chacun lui tresse Une couronne en ce beau jour ! Car en brisant les fers de notre servitude, Il s'est acquis des droits à notre gratitude, A notre estime, à notre amour !

J. B. Caouette

Québec, janvier 1889.

PRIMES DU MOIS DE DÉCEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de DÉCEMBRE a eu lieu le 5 janvier à la salle de l'Union St-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

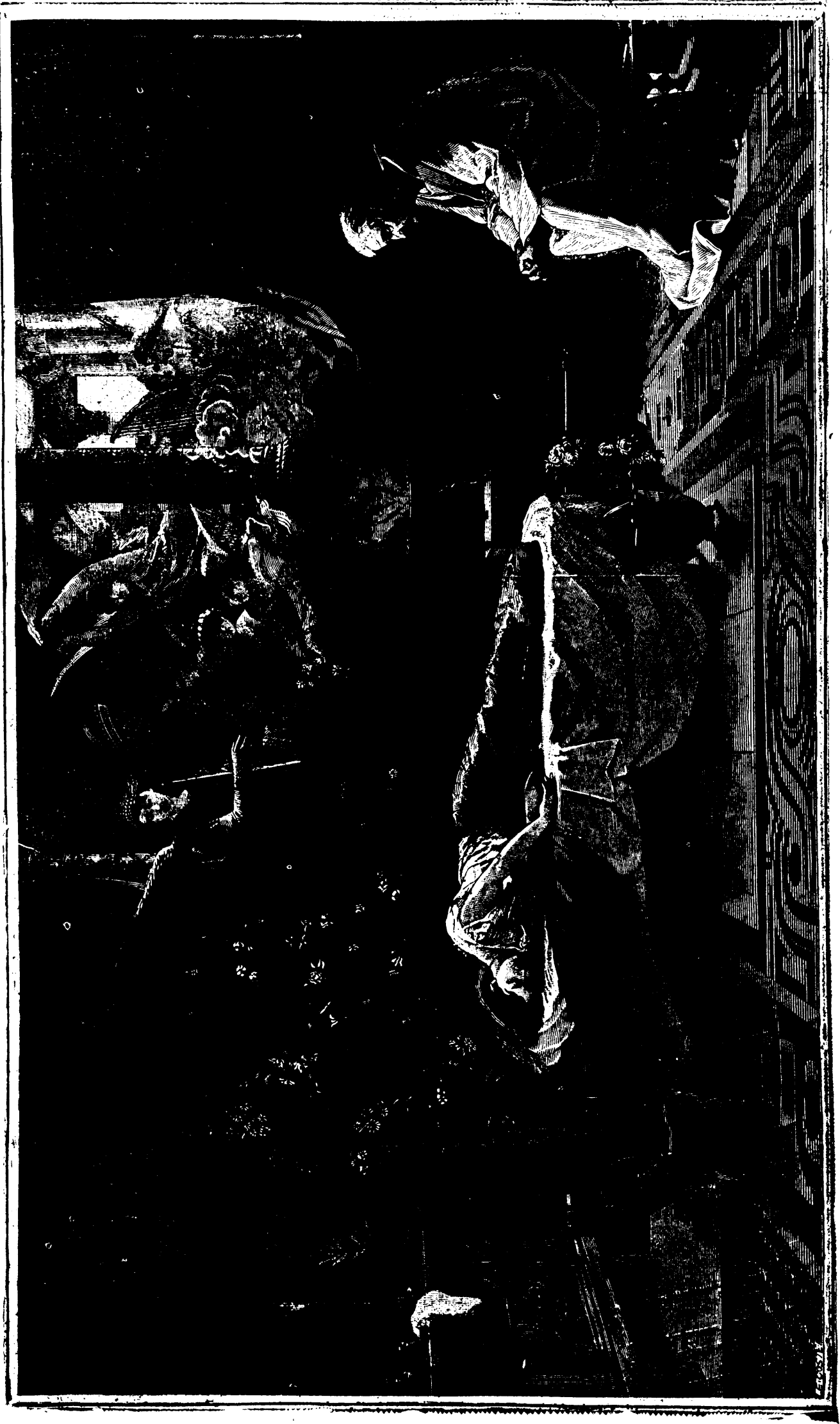
1er prix,	No.	36,769.....	\$50
2e prix,	No.	28,999.....	25
3e prix,	No.	10,315....	15
4e prix,	No.	28,739.....	10
5e prix,	No.	131.....	5
6e prix,	No.	26,438.....	4
7e prix,	No.	37,058.....	3
8e prix,	No.	16,706.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

45	5,398	16,018	20,468	25,566	32,794
186	5,851	16,274	20,500	26,045	32,888
625	6,009	16,289	20,693	26,158	33,390
878	6,232	16,466	20,891	26,379	33,501
903	7,335	16,530	20,952	26,543	34,838
913	7,728	16,772	21,421	27,062	34,948
939	8,029	17,137	21,569	27,405	36,753
1,508	8,257	17,225	22,545	28,159	37,694
1,568	8,968	17,817	22,565	28,190	37,843
1,906	10,791	18,442	23,823	28,741	38,049
2,141	11,496	18,730	24,505	30,725	38,162
2,742	13,218	18,760	24,746	31,486	38,509
3,249	13,724	20,302	24,839	31,524	38,845
4,375	13,759	20,309	25,250	32,586	39,775
4,589	15,485				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de Décembre sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Bédard, No 264, rue Saint-Jean, Québec.



LA VEILLÉE DE SAINTE CATHERINE PAR LE PAPE SAINT URBAIN.

D'après le tableau de M. Jullien Vrienoit, de Bruxelles

LE DR J. A. CREVIER

NOUS avons la douleur d'annoncer aujourd'hui la mort d'un de nos citoyens distingué, M. le Dr J. A. Crevier, arrivée à sa résidence, rue Craig, mardi de la semaine dernière.

Le défunt était né le 26 février 1824, à Trois-Rivières, et était par conséquent âgé de soixante-quatre ans.

Après un brillant cours d'étude au collège de Saint-Hyacinthe, et qu'il dut à la protection toujours bienveillante de son oncle, le grand vicaire Crevier, il vint étudier la médecine à Montréal. Il alla s'établir à Québec, en 1849, où il ne tarda pas à s'acquérir une réputation des plus enviables.

Peu de temps après, il venait s'installer à Montréal, où de nombreux succès l'attendaient. Tout le monde a connu ce savant vieillard, qui était pourtant si modeste.

Depuis quelque temps, on s'apercevait que la santé lui faisait défaut, et la maladie, prenant des proportions rapides, ne tardait pas à l'enlever à l'estime de ses concitoyens.

Il est mort muni des sacrements de l'Eglise que lui administra M. l'abbé Latraverse, et ce fut son vieil ami le Dr J. M. Beau-soleil qui lui donna ses soins pendant sa maladie.

Le regretté défunt laisse deux fils et quatre filles, dont trois religieuses.

LE MARTYR DE SON NEZ

NAMAIS homme plus malchanceux que Nicaise Fêtencoïn n'exista sur la terre, oh ! assurément non. Je l'ai bien connu, moi qui entreprend de raconter brièvement sa vie ; j'ai même été intimement lié avec lui, et je puis vous jurer que Nicaise Fêtencoïn fut le plus infortuné des mortels.

Quand le petit Nicaise naquit, il était d'une si faible constitution qu'on ne pouvait guère espérer le voir vivre longtemps. Son entrée dans le monde coûta la vie à sa mère. M. Fêtencoïn, le père, qui tonait dans ses bras son rejeton, fut si impressionné en apprenant que son épouse venait de rendre son âme à Dieu, qu'il laissa choir Nicaise sur le plancher. Le pauvre bébé faillit trépasser ; il fit mieux : il se cassa une jambe et son nez se heurta si violemment contre une chaise, qu'il enfla démesurément, puis s'allongea d'une façon extraordinaire. Plusieurs éminents médecins essayèrent d'entraver le développement de l'appendice nasal de Nicaise : pommades, onguents, etc., tout fut en vain employé. Le nez de Nicaise fut bientôt en état de rivaliser en dimension avec un navet de première grandeur... Sous sa frêle enveloppe, il cachait un solide tempérament, car malgré les déplorables accidents qui signalèrent son apparition sur notre planète, il vécut. Ses jambes s'allongèrent ; son corps, ses bras, ses mains, ses oreilles s'allongèrent et son nez se développa plus rapidement encore que toutes les autres parties de son individu.

Quant il eut atteint l'âge de huit ans, son père lui tint ce langage :

— Mon fils, il serait bon que vous apprissiez à lire, à écrire et à compter. Sachez que sans ces connaissances fondamentales, vous ne pourriez jamais parvenir à vous créer, dans le monde, une honorable position.

Le jeune Nicaise Fêtencoïn ne répliqua pas ; il se contenta de tirer sa trompe en signe d'assentiment.

Le lendemain, M. Fêtencoïn conduisit son fils dans une pension.

La marchand de soupe qui le reçut fit d'abord quelques difficultés pour admettre le nouvel élève, prétendant que son appendice peu commun troublerait les élèves et serait un grand sujet de désordre. Le père insista et, finalement, Nicaise

fut admis à suivre les leçons avec les autres enfants, à condition qu'il paierait double pension.

Je n'essayerai pas de décrire sa réception ; c'est un travail au-dessus de mes forces. Qu'il me suffise de dire que quinze élèves s'évanouirent et que les autres allèrent, en hurlant, se réfugier auprès du maître qui, lui-même, ne savait à quel saint se vouer. Le jeune Fêtencoïn, voyant l'effet qu'il produisait, essaya de rassurer tout le monde en élevant et abaissant trois fois son nez en signe de salut. Le maître se risqua enfin et s'approcha de son nouvel élève, afin d'examiner ce phénomène et, après avoir constaté que c'était simplement un nez porté par un être humain, il fit aux enfants une courte allocution, les exhortant à retourner à leur place, à ne pas craindre le nouvel arrivant et à le considérer, désormais, comme un bon camarade, quoique son nez le plaçât un peu en dehors de l'humanité. Bientôt, les élèves s'habituerent à la vue de cet organe disproportionné et le jeune Nicaise devint l'objet de toutes les tracasseries de la pension. Malgré tous les ennuis qu'on lui faisait supporter, il étudiait avec beaucoup d'ardeur et par ses compositions il méritait toujours la place d'honneur ; mais, afin d'éviter aux enfants la vue de son nez, le maître le reléguait sur le dernier banc.



LE DR J. A. CREVIER, décédé

Quand Nicaise eut atteint sa dix-huitième année, son père le fit appeler, l'interrogea et se déclara positivement satisfait des profondes connaissances de son rejeton.

— Allez, lui dit-il, Nicaise, mon cher fils ; avec l'instruction que vous possédez, vous pouvez faire rapidement votre chemin, dans quelque carrière que vous choisissiez.

Plein de confiance, Nicaise Fêtencoïn, que ses dispositions portaient vers le commerce, se présenta chez plusieurs négociants, sollicitant une occupation.

Mais sa trompe suffit à le faire blackbouler de partout.

— Consciencieusement, lui disait-on, jugez vous-même quelle piteuse figure vous feriez dans mon magasin. La seule vue de votre trompe mettrait en fuite mes clientes. Sincèrement, je le regrette ; mais je ne puis vous employer. Allez, Nicaise, votre haute instruction vous est un sûr garant de réussite. Vous ferez certainement votre chemin.

Tous les commerçants chez lesquels il tenta de s'introduire lui firent la même consolante réponse.

Nicaise rentra chez lui, consterné. Durant un mois il continua ses visites et ses sollicitations ; mais il avait beau faire preuve d'intelligence, ex-

hiber ses grades universitaires, toutes les portes se fermaient devant son formidable nez.

.

Dès sa plus tendre enfance, Nicaise avait conçu, pour sa cousine Cunégonde, une amitié profonde qui, avec l'âge, s'était transformée en amour. Amour pur, amour platonique s'il en fut, car le pauvre diable ne s'était jamais enhardi au point d'avouer sa flamme au tendre objet qui faisait palpiter son cœur et affluer le sang à sa figure, de telle sorte que son nez en devenait écarlate.

Un jour, cependant, ne pouvant se maîtriser plus longtemps, il résolut de décharger son cœur.

Le nez en l'air, il alla trouver sa cousine, qui le reçut en réprimant avec peine un petit rire causé par la rougeur de sa trompe.

Sans préparation, il se jeta aux genoux de Cunégonde, son nez balayant le plancher, et lui fit une description fantastique de l'état de son cœur.

La pauvre fille, qui était à cent lieues de s'attendre à pareille scène, s'enfuit épouvantée en appelant au secours.

Le lendemain, Nicaise revint à la charge ; il répéta sa déclaration, à voix basse et debout, cette fois, en présence d'un beau jeune homme qui se trouvait—par hasard, croyait Nicaise—avec sa cousine.

— Ah ! que vous me tancez ! fut la réponse, comme on dit en anglais.

Et Cunégonde lui déclara tout net qu'il était tout à fait inutile de continuer ses insidieuses poursuites ; qu'elle était fiancée à M. Charles, le ci-devant jeune homme, et qu'elle allait se marier très prochainement.

En recevant cette tuile, la trompe de Nicaise Fêtencoïn devint violette et se raidit en avant. Il s'avança, ou plutôt bondit vers le fiancé de Cunégonde, le saisit à la gorge et l'aurait sûrement étranglé si plusieurs personnes, attirées par les cris de la jeune fille, ne l'avaient interrompu dans son exécution.

.

En rentrant chez lui, Nicaise apprit la mort de son père qui, à la suite d'une faillite, n'avait rien trouvé de mieux à faire, pour se débarrasser de la vie, que de se pendre à un clou.

Nicaise se trouva donc ainsi sans soutien, sans le sou et forcé de subvenir à ses besoins. Il dut donc travailler, coûte que coûte.

Le malheureux, en désespoir de cause, se vit dans l'obligation de se faire vidangeur, quoiqu'il n'en eut guère la vocation.

Il vivota ainsi, durant plusieurs mois, assommé par les quolibets des gamins qui le rencontraient dans l'exercice de ses fonctions.

Un jour, il eut l'imprudence de s'approcher près de la bouche d'un cheval un peu trop impressionnable. L'animal, voyant un objet qui lui parut insolite sur la face de Nicaise, crut qu'il était de son devoir de l'en débarrasser : d'un seul coup de mâchoires il coupa net l'appendice nasal qui faisait le désespoir de son propriétaire. Malgré la douleur, Nicaise poussa un cri de joie ; il se croyait enfin débarrassé pour toujours de ce maudit nez qui avait été la cause de tous ses malheurs.

Mais bah ! dès le mois suivant, la trompe pendait, plus longue, plus charnue et plus florissante que jamais !

Nicaise Fêtencoïn habitait, dans le Griffintown, une chambre délabrée au dernier étage d'une maison presque en ruines, repaire de filous, de chevaliers d'industrie et abri de quelques honnêtes travailleurs comme lui.

Une nuit, en descendant de sa chambre pour aller s'atteler au travail, il entendit des cris étouffés partant d'une chambre qui se trouvait à l'étage inférieur. Il courut sans bruit à la porte de cette chambre et appliqua l'oreille au trou de la serrure, cherchant à savoir ce qui se passait. Il entendit la voix d'un homme qui menaçait, puis une courte lutte.

—Il faut que je te tue, disait l'homme ; il le faut !

Nicaise était glacé de terreur. Il aurait voulu crier, appeler quelqu'un pour empêcher le féroc meurtrier d'accomplir son forfait ; mais aucun son ne pouvait sortir de sa gorge et, tremblant comme la feuille, il restait là, la tête appuyée contre la porte.

Il y eut un silence ; un râlement étouffé se fit entendre, râlement d'un être exhalant son dernier souffle de vie dans une douloureuse agonie ; puis, un bruit évidemment produit par la chute d'un corps.

Aussitôt, un homme apparut devant Nicaise qui s'effaça ; l'homme s'enfuit en refermant brusquement la porte dans laquelle, par une fatalité inexplicable, le nez du malheureux Nicaise se trouva pris !

Il resta longtemps sans mouvement, tellement ému par l'abomination qui venait de s'accomplir et par la stupeur qu'il éprouvait en se trouvant ainsi prisonnier, qu'il ne se rendait pas compte de sa situation et ne songeait pas à pousser un cri.

Enfin, vers le point du jour, un individu, descendant l'escalier, le trouva, toujours silencieux, dans cette ridicule position. Il alla chercher un serrurier, afin de délivrer le pauvre martyr...

Quelle ne fut pas la stupeur du brave ouvrier qui, après avoir ouvert la porte, se trouva en face d'un cadavre !

Aussitôt, il prit Nicaise par le collet, le conduisit au poste de police le plus proche et raconta ce dont il avait été témoin :

Un crime atroce avait été commis sur la personne d'une jeune femme. Il n'était pas besoin de chercher longtemps l'assassin : il s'était pris lui-même. Le doigt de Dieu parlait là...

Nicaise eut beau jurer qu'il n'était pour rien dans l'affaire, en vain il épuisa son éloquence à expliquer comment il avait été pincé dans la porte : on qualifia tout ce qu'il put dire de mensonger, de pures inventions mal combinées.

On jugea Nicaise Fâtencoïn. L'avocat de la Couronne, dans son réquisitoire, fit preuve d'une logique admirable. Il rappela la vie de l'accusé, l'étrangeté de ses goûts qui, au lieu d'une profession honorable, lui avait fait choisir le ridicule métier de vidangeur, malgré l'instruction qu'il avait reçue ; il cita en passant la triste fin de son père, qui s'était pendu pour échapper au déshonneur d'une faillite ; il s'appesantit surtout sur la tentative d'assassinat commise par Nicaise sur la personne du fiancé de sa cousine, parce que celle-ci refusait de se rendre à ses abjectes propositions.

Quant au dernier crime, le doute n'était pas permis ; malgré les dénégations impudentes de l'accusé, il y avait évidence absolue ; ce grand criminel méritait d'être condamné avec toutes les rigueurs de la loi. Il fallait débarrasser la société d'un tel monstre.

L'avocat de Fâtencoïn essaya de défendre son client ; il invoqua la clémence des jurés sur cet homme que son nez avait martyrisé pendant tout le cours de son existence ; il se pouvait qu'à force de souffrir, Nicaise fut devenu méchant. Il eut été ridicule de nier la culpabilité ; aussi l'avocat disait-il à l'accusé qui persistait à protester de son innocence :

—Mais mon pauvre homme, vous devriez comprendre que votre système de dénégation est insensé ; on ne peut nier l'évidence !

Nicaise Fâtencoïn fut, à l'unanimité, condamné à la peine de mort.

Le guignon le poursuivit jusque sur le gibet, car son nez se trouvant pris avec son cou dans le nœud coulant, son agonie dura un temps infini.

Lein Fanelart

Si vous ne pouvez récompenser un service rendu, soyez-en du moins reconnaissant.—FRANK-LIN.

La méchanceté des hommes n'est ni vaincue par le temps ni adoucie par aucun bienfait.—MACHIAVEL.



ADELINA PATTI

A Patti est retournée à Paris ; Paris, dont elle semblait s'être éloignée pour toujours, l'a entendue de nouveau dans *Roméo et Juliette*.

On raconte pourtant qu'après avoir accepté d'enthousiasme la proposition de chanter *Juliette*, elle a eue une heure de doute et d'hésitation. Certes, s'il se fût simplement agi d'égrener les trilles et les notes piquées d'une cavatine célèbre devant le grand public d'une capitale américaine, un tel sentiment lui aurait paru et aurait été indigne d'elle. Mais elle a revécu sans doute par la pensée les soirées d'autrefois, heures de joie enivrante et glorieuse ; et quelque mélancolie s'est mêlée peut-être à ces souvenirs. Que de changements depuis ! C'était en novembre 1882 : une jeune cantatrice allait débiter à Paris dans la *Sonnambulai* ; elle n'avait pas encore vingt ans. New-York et Londres d'abord, puis Madrid son pays natal, l'avaient entendue et acclamée : il ne lui manquait que la consécration parisienne, elle venait la conquérir.

Elle parut enfin devant le public attentif à sa jeune renommée : sa beauté de brune fluette, grande mais point chétive, plaidait déjà pour elle : c'était "Junon bébé," écrivait un critique célèbre. Il y avait pourtant dans les traits caractéristiques de la physionomie, dans le front bombé, dans les sourcils très noirs et fortement accusés, un air de volonté, d'énergie, à peine tempéré par le sourire presque enfantin de la bouche. Elle chanta : ce fut comme un charme. Paris applaudit avec transport cette voix éclatante de jeunesse, ce chant frais et mordant, à la sonorité délicate et moelleuse, qui semblait enivrer l'artiste elle-même quand elle allait à travers les gammes et les trilles, les difficultés et les fioritures, sans qu'un effort vint contracter la grâce mutine et parfois rêveuse qui seyait si bien à son gazouillement d'oiseau.

Les années ont passées ; la débutante d'alors est devenue une reine de théâtre ; elle est pourtant restée à peu près la même, et comme artiste et comme femme. Le visage n'a peut-être plus la mobilité expressive d'alors, quelques traits se sont effacés ou émoussés ; elle a conservé pourtant une grâce juvénile qui concorde avec la vivacité des gestes et de la démarche. Quant à la voix... les Parisiens viennent de l'entendre dans un rôle difficile, qui ne fut pas écrit pour elle, que l'artiste a, non pas choisi, mais accepté : ils ont jugé.

LA VEILLÉE DE SAINTE CÉCILE PAR LE PAPE SAINT URBAIN

Sainte Cécile est le modèle de toutes les saintes femmes qui fondent des œuvres de charité et de piété. Elle donna ses biens aux pauvres et fit de sa riche maison une église où quatre cents chrétiens furent baptisés pendant le délai qu'elle obtint du juge Almachius, avant d'être exécutée.

Le pape Urbain étant venu en cette maison pour le baptême de ces néophytes, il assista au long martyre de la vierge chrétienne, que le bourreau laissa encore vivante et qui attendit la mort trois jours, victime en l'église offerte par elle à Dieu.

Sainte Cécile est invoquée pour obtenir la pureté ; son ange était près d'elle, il apparaissait à sa demande aux âmes croyantes, et elle inspirait au jour même de ses noces, à son fiancé, de préférer les tortures de la chair aux enchantements du plaisir. Elle le suivit au ciel.

Son martyre fut couronné extraordinairement, non au milieu des païens, puisqu'elle souffrit trois jours dans leur compagnie et celle du pape, après la visite du bourreau.

Saint Urbain l'invoqua en son église, à Rome, où est encore aujourd'hui son corps, dans la veillée qui suivit son angélique trépas.

Les anges veillèrent sur l'âme et le pape sur

le corps : ce sont là des faveurs extraordinaires qui nous font rendre, chaque année, un hommage plus spécial à la vierge, épouse, veuve, fondatrice, apôtre et angélique Cécile.

PETITE LEÇON DE SAVOIR-VIVRE

Voici les remarques qu'un bon maître faisait un jour à ses élèves :

—Convient-il à une personne d'être trop curieuse ?

—Non, car la personne curieuse veut connaître des choses qui ne la regardent point, et ordinairement elle se ravale elle-même au rang d'une portière bavarde et rapporteuse. Personne ne peut croire à la discrétion d'un curieux.

—Convient-il d'ouvrir ou de lire les lettres des autres ?

—Non, ce serait là une indiscretion impardonnable. Tous se désoleraient d'un tel ami, et dans le monde on le soupçonnerait d'être mouchard.

—Convient-il à quelqu'un de critiquer un écrit ou un ouvrage quelconque, quand il ignore les premiers éléments d'une bonne critique ou encore quand il peut à peine écrire une lettre favorable ?

—Non, évidemment non ! car ce quelqu'un risque de se fourvoyer et de faire rire de sa petite personnalité.

—Convient-il à une personne d'être babillarde ?

—Non, car les personnes bavardes perdent bientôt toute confiance ; et trop souvent elles ne peuvent parler sans tomber dans le défaut de la médisance, et la médisance est toujours défendue.

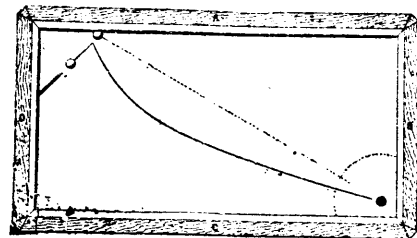
Donc, pour être aimable, une personne devra être polie, douce, affable, discrète, prévenante pour tout le monde, et surtout posséder cette belle vertu de la charité, qui même ici-bas trouve sa récompense : je veux dire l'existence et l'amitié de ses semblables.

MARIE.

LE JEU DE BILLARD

Nous avons cru être agréables à nos lecteurs en leur donnant, de temps à autre, quelques coups de billard difficiles et peu connus, qui pourraient être proposés comme problèmes à résoudre par ces temps de devinettes.

Nous ne pouvions mieux choisir le collaborateur spécial nécessaire qu'en nous adressant au célèbre Vignaux, vainqueur des *matches* franco-américains, actuellement le plus habile joueur du monde, sans contestation possible.



Coup dur contrarié avec réunion.

Ce joli coup très simple est le seul qui permette la réunion des billus.

NOTA.—La bille 1 est celle avec laquelle on joue, son trajet est indiqué par un trait plein,

La bille 2—celle sur laquelle on joue, trajet pointillé.

La bille 3—sur laquelle on carambole, trajet plein interrompu par pointillé.

Le cercle pointillé indique la réunion.

Attaque très énergique, un peu allongé.

B. 1 prise au milieu très en tête, sera violemment rejetée en arrière et à droite par le coup dur ; mais l'effet en avant, combattant le rejet en arrière, il y aura un ralentissement et il s'opérera une composition des forces dont la résultante est la courbe gracieuse par laquelle la bille 1 carambole directement.

B. 2 prise presque au milieu et légèrement à droite se détachera de la bande et ira directement vers B. 3, qui doit rester presque immobile et sert de centre de réunion.

USAGES ET COUTUMES

LA POLITESSE AU FOYER

La courtoisie du mari envers sa femme, la politesse de la femme à l'égard du mari sont, peut-être, les meilleurs garants de la paix conjugale.

Le mari et la femme peuvent avoir un avis différent; ils discuteront, même avec une certaine chaleur—ce qui est à éviter, du reste, si le tempérament le permet—mais s'ils savent retenir tout mot blessant ou simplement impoli, le bon accord ne tardera pas à se rétablir, le débat n'aura pas eu plus d'importance qu'un nuage léger flottant dans un ciel serein, et l'un des conjoints—le mieux doué—ne tardera pas à céder.

Au contraire, un mot piquant, une parole injurieuse appellent l'orage et souvent le maintiennent à jamais au firmament conjugal.

Dans tous les cas de la vie—sauf dans les affaires où la femme serait incompétente, dans les petites questions du ménage auxquelles le mari n'entend rien—c'est une preuve de déférence des époux, l'un envers l'autre, de se consulter avant de prendre aucune décision. C'est de cette façon qu'on établit l'union dans un ménage. Deux avis valent mieux qu'un est un proverbe très vrai. Il va sans dire que le mari et la femme, qui agissent comme nous venons de l'indiquer, ne combattent pas l'idée soumise pour le plaisir de la combattre, de parti pris, ou que celui dont elle vient ne la soutient pas, envers et contre tous, quand on lui en a démontré clairement les inconvénients. Les gens affligés de ces défauts, l'orgueil ou l'obstination, ne seront jamais véritablement polis et n'auront jamais le sens de la vie pratique.

Dans la conversation ordinaire, c'est surtout avec les siens qu'il faut se garder de duretés inutiles, des pointes désagréables. Il est certain qu'il ne faut pas flatter basement ceux qu'on aime le mieux, mais lorsqu'on peut leur adresser un compliment agréable et mérité, pourquoi se refuserait-on et leur refuserait-on ce plaisir?

Les femmes aiment les bonnes manières, les gracieuses attentions. Une politesse à laquelle une habileté recommandable ordonne de ne pas manquer, c'est le soin de sa personne pour la plus stricte intimité—qu'il s'agisse du mari ou de la femme. Une propreté rigoureuse est une coquetterie qui ne coûte rien qu'un effort de goût, un désir légitime de plaire à être aimé. On m'a raconté une histoire charmante: une femme était en grande parure du soir, elle allait partir pour le bal et son mari s'extasiait sur sa beauté et sur sa toilette.

—Tu me trouves belle ainsi habillée? Eh bien! ce triomphe me suffit. Il fera meilleur au coin de notre feu, je vais commander une tasse de thé, je garderai cette robe qui te plaît, et je n'aurai jamais passé de soirée plus belle qu'après de toi tête à tête.

Il est inutile de vous dire ce que répondit le mari.

A mon humble avis, voilà de la politesse raffiné. Cette politesse qui naît de l'amour, qui vient du cœur.

Les enfants d'un tel ménage doi-

vent être charmants. Ces petits êtres si imitateurs prennent le tour d'esprit du logis. Lorsque la pelote échappe aux doigts de la mère et que le père se baisse avec empressement pour la ramasser, il y a de grands yeux candides qui voient, de petits cerveaux qui notent ce simple acte de politesse, lequel dit beaucoup de choses.

Par exemple, mille fois mieux et plus vite qu'on par le précepte, on enseigne aux enfants à se parler gentiment l'un à l'autre, à reconnaître les bons procédés, à être doux, généreux. à se soucier du confort de la famille. Les façons courtoises du père envers la mère incitent les plus turbulents garçons à prendre des manières chevaleresques à l'égard des sœurs. Ils leur offrent leur aide, veillent à leur sûreté et ne leur disent jamais de mots grossiers ou seulement déplaisants. Les filles imitent la mère, elle sont, pour leurs frères, douces, patientes, vraiment obligeantes.

Rien de délicieux comme une maison où les enfants sont toujours prêts à s'entraider, à se soutenir, à accomplir quelque acte de politesse ou d'obligeance pour leurs aînés. C'est peu de chose, semble-t-il, d'avancer le fauteuil de sa mère à une place préférée, de découvrir un coussin pour les pieds d'une tante, de se mettre à la recherche des lunettes de son père, mais ce bon vouloir, cette politesse établissent les meilleurs rapports dans les familles et solidifient beaucoup les affections.

Ces toutes petites actions dénotent des cœurs ouverts, aimants. Mais il est obligatoire, pour maintenir ces attentions, de les reconnaître par un: "Merci, ma chérie", avec un sourire; "tu es bien gentil, mon ami", et autres paroles aimables. Les enfants ne perdront pas alors les bonnes habitudes acquises ou naturelles.

Ce qui détruit souvent aussi l'harmonie, c'est l'inégalité d'humeur. On n'oserait, à propos de rien, se montrer tout à coup, froid, raide, désagréable à l'égard d'étrangers, et on ne se gêne pas pour infliger ce supplice à ceux qui nous entourent. Voilà une des plus graves infractions à la politesse familiale.

ANN SEPH.

DEUX MOTS DU DOCTEUR

DU CORYZA DES NOUVEAUX-NÉS

On donne, comme vous le savez, le nom de coryza à l'inflammation de la muqueuse des fosses nasales, qui se traduit ordinairement par un catarrhe nasal connu sous la dénomination de rhume de cerveau. Mais, si en général le coryza n'a que peu d'importance chez l'adulte, il n'en est pas de même chez le jeune enfant chez qui parfois il revêt une gravité exceptionnelle.

Cette maladie résulte le plus souvent de l'action du froid, de l'air humide et du refroidissement des membres inférieurs par les langes mouillés, quand on néglige de changer souvent les couches de l'enfant.

Celui-ci commence par éternuer, puis rejette par les narines des mucosités claires d'abord, puis verdâtres et purulentes. Son nez est rouge et gonflé; il dort la bouche ouverte, respire avec peine en sifflant par les narines. Mais ce qui fait la gravité de cette maladie, c'est la difficulté

de têter qui peut résulter d'un coryza un peu intense. Dès qu'on présente le sein au petit, il se jette dessus, mais le quitte aussitôt parce qu'il ne peut se livrer à l'acte de la succion. Si cette situation se prolonge, l'enfant dépérit et meurt littéralement de faim.

Le coryza accompagne souvent la rougeole; il n'est alors qu'un des symptômes de la maladie.

Le traitement aura d'après ce qui précède, une très grande importance chez les nouveaux-nés. Il faudra débarrasser les narines des mucosités et des croûtes qui les obstruent, et cela, à l'aide de lotions de guimauve, de graines de lin ou de sureau.

Si l'enfant ne peut boire, on essaiera de lui donner du lait à la cuillère et on fera bien de lui étendre un corps gras sur la racine du nez.

DR. AMBO.

CHOSSES ET AUTRES

—D'après le dernier recensement la population de l'Allemagne est de 46,855,704.

—Il y a aux Etats-Unis 493 crêtes de montagnes qui ont plus de 10,000 pieds de hauteur.

—Le canon monstre de 111 tonnes récemment construit en Allemagne lance un projectile à vingt milles.

—Tous les savants s'accordent à dire qu'un boulet de canon prendrait seulement huit jours pour se rendre à la lune.

—Les femmes, en Russie, rentrent la récolte; on coupe le grain avec des faucilles comme on faisait il y a 3,000 ans, et on le bat au fleau.

—Il est intarissable, le bon Calino: Quand j'aime une femme, disait-il l'autre jour, je m'arrange toujours pour qu'elle n'en sache rien; les femmes sont si indiscrettes!

—M. Raoul Renault, de Lowell, Mass., vient de publier une traduction de l'ouvrage de M. Le Moine. *Les héroïnes de la Nouvelle-France*, lu par l'auteur devant la Société littéraire et historique de Québec et devant le *Canadian Club* à New-York.

—Oubli des injures: Bébé tripote dans un plat de marmelade d'abricots. Survient sa mère, qui lui administre une correction. Par malheur, la main dévie un peu et trempe dans la confiture. Bébé, malgré la correction, n'affecte aucune rancune, saisit le bras de sa mère et lèche la main qui vient de le frapper.

—On recommande le sulfate de cuivre pour empêcher la destruction des poteaux, piquets, etc., par la pourriture. On conserve les poteaux de télégraphe en Norvège en perçant des trous d'un pouce à deux pieds de terre, et en les remplissant de cristaux de sulfate de cuivre, après quoi on bouche les trous avec du bois. Les cristaux se fondent graduellement et pénètrent dans le bois.

—Tout l'argent que possède l'univers aujourd'hui n'acheterait que le tiers de ses chemins de fer puisque aujourd'hui les chemins du monde valent presque 30 milliards de piastres, ou environ un dixième de la richesse monétaire totale des nations civilisées, et plus d'un quart de leur

capital employé. Comparée avec cette somme le montant d'argent employé dans le commerce des banques par tout l'univers n'est qu'une bagatelle.

LES ŒUFS A LA VIOLETTE.—Voulez-vous avoir des œufs à la violette? Il ne tient qu'à vous d'en manger à la rose, à la giroflée, à la menthe, à la fleur de votre choix. Voici la recette:

Il est entendu que les œufs respirent comme vous et moi, qu'ils s'assimilent les parfums et les mauvaises odeurs des objets avec lesquels ils sont en contact. Dès lors, rien de plus simple: vous mettez des roses ou des violettes dans votre corbeille à œufs; ils deviennent délicieux et prennent le goût de ces plantes parfumées.

Tout change! On ne met plus les fleurs sur la table, c'est dans les sauces qu'on les trouve maintenant.

—"Quelle ressemblance trouvez-vous entre un marchand et un éléphant?" "C'est que tous deux trompent."

—"Quel est le nez qui fait le plus de mal?" "C'est un nez fort (un effort)."



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.
CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthé aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot; propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouvez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

SCIENTIFIC AMERICAN

ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS

A Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.
In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook.
COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address
MUNN & CO., Patent Solicitors.
GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 463.—ENIGME

Jamais je ne m'arrête, et dans ma course lente, je dépasse ma sœur plusieurs fois en un jour.

No 464.—PHRASE ÉNIGMATIQUE

Un de nos abonnés de Québec nous communique ce qui suit :

Bmfyboesjob,
Kbnbjt, Kbnbjt, xpvt of nfeidpvshbhsfa.

En remplaçant chaque lettre par la lettre alphabétique qui la précède immédiatement, on obtiendra la solution.

SOLUTIONS :

No 461.—Le mot est : Vrai-ment.
No 462.—Les mots sont : Saint--Satin.

ONT DEVINÉ :

Delle Flore Gélinas, Yamachiche ; L. A. Taillefer, Ste-Scholastique ; F. X. Cloutier, L'Islet ; Arthur Trépanier, Trois-Rivières ; Louis J. Belleau, Lévis ; Mme Fréd. Juneau, Delle Eva Rouleau, O. A. Alarie, Québec ; M. Desroches, A. Leblanc, Philippe Ste Marie, Delle Eugénie Cinq-Mars, Montréal.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Colles fortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(BÂTIMENTS DES SŒURS) MONTREAL

"Ce que fit ma Tante"

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Malheureusement elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

The London Illustrated News (édition américaine) journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New-York.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

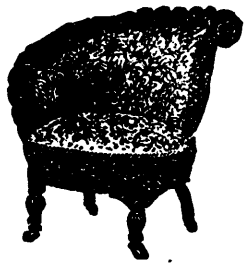
18—RUE SAINT-LAURENT—18

MONTREAL

10728

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

UNE RECETTE
On fait de délicieuses "sandwiches" en versant du JOHNSTON'S FLUID BEEF sur une tranche de pain. Outre qu'elles sont très agréables, elles sont de plus très nutritives. Les enfants sont friands d'une telle nourriture.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fauteuils, Divans, Sofas et autres morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

W.M. KING & CIE.,

652, RUE CRAIG. 652

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

Frank Leslie's Illustrated, le plus des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

ALLEZ CHEZ DE LORIMIER

Pour vos Corps, Caleçons et Gants d'Hiver. Vous trouverez à ce magasin un assortiment des plus complets à très bas prix.

1700, RUE NOTRE - DAME

P. S.—Chaussette en laine écossaise, valeur extra, à 25 cents.

Aux Vieilles Personnes !

Chez les personnes âgées le système nerveux est affaibli et il est absolument nécessaire de lui donner la force requise. Un de nos écrivains de la profession médicale des plus en renommée, en parlant de la domination des rhumatismes chez les vieillards, dit : Les douleurs variées, rhumatismales ou autres dont se plaignent souvent les vieillards et qui matériellement troublent leur bien-être ne sont que la conséquence du mauvais état des nerfs." Cela parle de soi ; le médicament qu'il faut aux personnes âgées est un tonique puissant pour les nerfs. Ces personnes souffrent de constipation, de flatuosité, d'étourdissements, de diarrhée, d'indigestion, de rhumatismes, de névralgie, etc., etc.



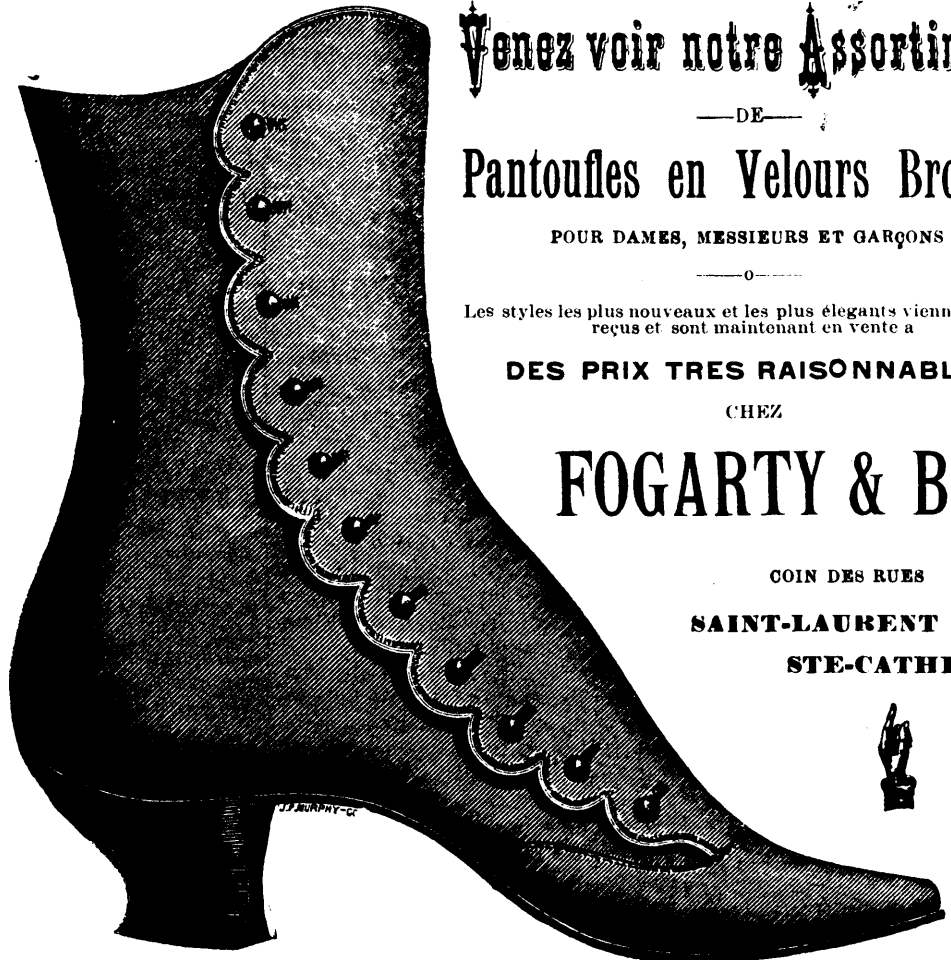
Le Céléri Composé de Paine, ce fameux tonique pour les nerfs est presque un spécifique pour de tels désordres de l'économie, et par son grand pouvoir à réprimer les dérangements du foie, des intestins et des reins, il chasse tous les maux particuliers au vieil âge. Toutes les vieilles personnes trouvent que c'est un stimulant énergique qui donne appétit et facilite la digestion.

En vente chez les pharmaciens. \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. Envoyez pour un journal de 8 pages ou vous verrez plusieurs témoignages de la part de personnes nerveuses, débiles et âgées qui bénissent le Céléri Composé de Paine.

WELLS, RICHARDSON & CIE.,

MONTREAL, P. Q.

Pour Cadeaux de Noel et du nouvel An !



Venez voir notre Assortiment

Pantoufles en Velours Brodées

POUR DAMES, MESSIEURS ET GARÇONS

Les styles les plus nouveaux et les plus élégants viennent d'être reçus et sont maintenant en vente à

DES PRIX TRÈS RAISONNABLES

CHEZ

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE

Souliers Chauds en Foutre, etc., etc.

SOULIERS DE CHEVREUILS UNE SPECIALITE

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 12 janvier 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

(Suite)

QUOI donc ? dit-elle. Que se passe-t-il ?
Clandine se lève, entr'ouvre la porte. La vieille Montmayeur est étendue en travers. Elle ne bouge plus. Elle semble morte.

—Madame, madame !

Elle n'entend pas. Clandine se penche. La bougie qu'elle tient à la main éclaire ce corps immobile et la jeune fille ne retient pas un cri de frayeur.

—Mon Dieu ! qu'a-t-elle donc ?

La vieille est couverte de boue et de sang. Le sang, lentement, sort de sa maigre poitrine. Les vêtements en sont imprégnés, les mains et la figure sont déchirées, sans doute par les ronces, la robe aussi.

Clandine, robuste, la prend dans ses bras. Elle la couche sur son lit, entr'ouvre le corsage. Le sang s'échappe avec plus d'abondance.

—Elle n'est pas morte.

En effet, la vieille rouvre les yeux. Elle reconnaît Clandine qui est tout près d'elle et Lucienne, là-bas, qui, de son lit, la regarde.

—Ils m'ont tuée ! dit-elle, ils m'ont tuée.

Et elle referme les yeux. Clandine va frapper à la porte de la chambre où dort Jean de Montmayeur. Elle va réveiller Georges aussi.

—Venez. Venez vite. Votre mère se meurt !

Ils accourent. Ils se placent de chaque côté du lit. Elle a fermé les yeux, la respiration est courte, déjà presque pareille à un râle. Elle reprend quelques forces.

—Ils m'ont tuée, les grognos, ils ont brûlé ma maison à Bazeilles, ils me tuent ensuite, et c'est tout naturel. Du moins, je me serai vengée, avant. Depuis le mois d'octobre, j'en ai tué quatre, moi, oui, j'en ai tué quatre, dans les bois, avec le fusil et les cartouches que je leur avais volés un jour. Mais cette nuit, j'ai été aperçue par une de leurs sentinelles perdues, le soldat a tiré le premier, il m'a blessée, j'ai eu le temps de tirer aussi, et je l'ai tué, moi...

Elle s'arrêta, réunit ses dernières forces :

—Je me suis vengée, je meurs heureuse.

Sa respiration devint plus courte, plus faible ; un flot de sang lui remonta à la gorge et l'étouffa. Elle ne bougea plus.

Elle fut enterrée le lendemain. Personne ne soupçonna le drame de cette fin de vie. On ne sut pas qu'elle avait été blessée. Un seul homme, parmi les Prussiens, avait eu le temps de la voir, et celui-là dormait, dans le bois, du dernier sommeil, sur les feuilles jaunies par l'hiver et sur les branches mortes.

II

A Bourges, le père Doriat se lamentait dans sa cellule. Il avait appris vaguement, par quelques mots échappés aux gardiens, la guerre d'abord, puis, de temps en temps, la nouvelle de quelque défaite.

Il avait écrit à sa famille, mais il n'avait pas reçu de réponse. Paris était investi. On le lui dit. Il cessa d'écrire.

Les angoisses de sa situation s'augmentaient de toutes les tristesses que lui inspirait son amour paternel.

Puisque les Allemands entouraient Paris, ils devaient être à Garches. Que devenait sa famille ? sa femme, qu'il aimait tant ? sa fille, qu'il adorait ? ses dix fils, surtout. Ils avaient beau ne pas être soldats, Doriat était bien sûr qu'ils s'engageraient et feraient leur devoir. Qu'allaient ils devenir ?

—Moi, se disait-il, je ne les reverrai jamais

ci, appelé Courlande, était un vieux routier de la préfecture, à laquelle il appartenait depuis plus de vingt-cinq ans.

Il était simple agent, pas même brigadier. Pourquoi ? Était-il ivrogne ? Avait-il quelque défaut qui le faisait haïr de ses chefs ? Avait-il commis, en sa vie, quelque grave infraction à la discipline administrative, si rigoureuse de la préfecture de police ? Ou bien son intelligence, qui lui permettait de vulgaires arrestations de vagabonds, lui défendait-elle des affaires plus délicates ?

Rien de tout cela. Courlande n'avait pas été heureux et c'était tout.

Type vraiment curieux et sympathique au possible que ce vieux à tête chauve, à figure ravagée par la petite vérole, aux yeux brillants et incisifs, sans un poil de barbe, petit, maigre, remuant, févreux et nerveux.

Ses camarades de la préfecture l'avaient surnommé *Pas-de-chance* ! Et nul, mieux que lui, n'avait mérité son surnom. Il avait commencé

par être soldat, comme presque tous les agents ; il avait quitté le service, alors qu'il était proposé pour le grade d'adjudant, la dernière étape avant la lieutenance, et il s'était marié.

Doué d'une imagination étonnante, Courlande avait horreur des choses convenues. Le devoir seul, pendant les sept ans de son service, l'avait retenu sous les drapeaux. Son imagination était à l'étroit sous son shako.

S'il avait reçu de l'instruction, il eût fait certainement son chemin, dans l'industrie comme dans les arts.

L'instinct, le besoin de danger, de nouveau, de romanesque le poussa dans la police. Mais ce besoin de nouveau l'avait d'abord fait épouser une femme d'une autre race, une mulâtresse qu'il avait connue au Sénégal, lorsqu'il était sergent d'infanterie de marine.

Sarah était une belle et douce créature qui s'était attachée à son mari avec le dévouement du chien à son maître. N'est-ce pas Michel qui, parlant de la femme de couleur, avec la poésie habituelle et le charme pénétrant de son style, a dit :

« Inquiète de son visage, elle n'est nullement rassurée par ses formes accomplies de morbidité touchante et de fraîcheur élastique. Elle prosternerait à vos pieds ce qu'on allait adorer. Elle tremble et demande grâce. Elle est si reconnaissante des voluptés qu'elle donne ! Elle aime et, dans sa vive étreinte, son amour a passé tout en-



Il traça quelques lignes au crayon sur une feuille arrachée à son calepin.—Voir page 51, col. 1.

car je ne compte pas sur ma délivrance, mais ma femme, que deviendrait elle si elle les perdait ? Heureusement, je puis être tranquille. Il y a une justice au monde. Je suis sacrifié, mes deux fils ne mourront pas.

Les jours s'écoulaient ainsi que les semaines, puis les mois, et n'apportaient pas de changement dans sa position.

L'un des deux agents de la préfecture de police qui l'avait amené à Bourges, après la déclaration de guerre, venait le voir parfois dans sa cellule.

—Voyons, vous vous obstinez à nier, père Doriat.

—Et je monterai à l'échafaud en niant, disait le bonhomme.

L'énergie avec laquelle Doriat se défendait avait fini par faire impression sur l'agent. Celui-

tier."

Sarah lui avait donné quatre vigoureux garçons, beaux et intelligents. Elle l'aimait depuis vingt ans comme au premier jour. Courlande était donc le plus heureux des pères et il avait été le plus heureux des maris.

Eh bien, Courlande n'avait jamais été heureux. Vivant de peu, économe, sans un sou de dettes, il se contentait des maigres appointements de la préfecture et des rares aubaines qui lui tombaient.

Tel était le singulier personnage que nous avons tenu à présenter en détail à nos lecteurs.

Au moment où nous faisons connaissance avec lui, Courlande était installé à Bourges avec sa femme et le plus jeune de ses fils : les deux autres, bien que n'ayant pas l'âge, avaient voulu s'engager et faire leur devoir de Français.

Depuis que Doriat était enfermé dans une des prisons de Bourges, Courlande avait beaucoup réfléchi sur cette affaire.

Il en connaissait les éléments principaux, d'après la lecture de la *Gazette des Tribunaux*, qui avait rendu compte du procès en son temps, et par ce qu'il en avait entendu raconter par des camarades, à la préfecture.

Tout d'abord, il avait cru, comme les autres, à un vulgaire assassinat ayant le vol pour mobile ; mais l'histoire de l'exécution, retardée à la dernière minute, lui avait trotté par la cervelle.

— Il y a là quelque chose que le public ne connaît pas, se disait-il. Un mystère, sûrement, un mystère.

Et son imagination, si puissante et si bizarrement active, trottait là-dessus et ne lui laissait plus de repos.

— Pourquoi ce surcis ? Les uns disent que c'est à cause de la guerre, l'empereur serait revenu sur sa décision, il aurait voulu faire grâce afin que cela lui portât bonheur, les autres prétendent que la justice ne sait pas tout. Pourquoi ce surcis ? Tout est là. Il faut que je me renseigne.

Il se rappela que le juge chargé de l'instruction était M. de Moraines, du parquet de Versailles.

Peut-être que M. de Moraines pourrait lui donner des indications précieuses.

Mais par ces temps de trouble, où le retrouver ?

Il alla confier ses indécisions au parquet de Bourges. Personne ne connaissait M. de Moraines.

— Ah ! si je pouvais aller à Versailles, se disait Courlande, là peut-être j'apprendrais ce qu'il est devenu.

Il finit par demander la permission de tenter le voyage, obtint un laissez-passer de la commandature, traversa Orléans qui venait de tomber au pouvoir de l'ennemi et poussa jusqu'à Versailles.

Là, après bien des démarches, il apprit que la famille de M. de Moraines avait quitté Versailles quelques jours avant l'arrivée des Prussiens et avait cherché un refuge en Belgique. On lui donna même une adresse, à Bruxelles.

Il n'hésita pas. Il se rendit à Bruxelles où il arriva cinq jours après, ayant rencontré bien des obstacles sur la route.

La famille de Moraines attendait la fin de la guerre, mais le juge d'instruction était resté en France.

Il venait d'écrire de Beaugency où se trouvait, avec le 16^e corps, la compagnie de mobiles dont il faisait partie.

Courlande rentra en France, muni de toutes les indications nécessaires pour retrouver le magistrat.

Dans les premiers jours de décembre et après bien des tentatives, bien des journées perdues en marches et contremarches, il rejoignit l'armée de Chanzy, la deuxième armée de la Loire, au moment où elle venait d'abandonner Beaugency à l'armée d'invasion et battait en retraite sur Vendôme.

Enfin l'énergie du brave homme fut récompensée.

Il rejoignit le bataillon où M. de Moraines était simple moblot, la veille même du jour où devaient avoir lieu les engagements successifs que les jeunes troupes de Chanzy eurent à soutenir pour la défense des positions de Vendôme.

L'armée était campée dans la plaine, sur les côtes et dans les vignes.

La nuit tombait ; les feux étaient allumés.

Les officiers venaient de lire aux troupes harassées un ordre de Chanzy, prévoyant les fatigues et les combats du lendemain :

« Pour de nouveaux efforts, il faut l'ordre, l'obéissance, la discipline. Mon devoir est de l'exiger de tous. Je n'y faillirai pas. La France compte sur votre patriotisme et moi qui ai l'insigne honneur de vous commander, je compte sur votre courage, sur votre dévouement et votre persistance. »

La popote était sur le feu, en pleine neige, quand Courlande se présenta aux avant postes. Ceux-ci le renvoyèrent avec un mobile, jusqu'à l'officier auquel l'agent expliqua l'objet de sa requête.

Il ne demandait rien autre chose que de se trouver en présence de M. de Moraines.

L'officier fit signe à un planton et désignant un petit bosquet, en haut du plateau, où brillaient des feux des bivouacs :

— Moraines doit être là, dit-il, on va vous conduire.

Et au moment où Courlande disparaissait :

— Un bon-œil, ne restez pas trop tard dans le camp français il pourrait vous en cuire, et demain, soyez loin d'ici, si vous n'aimez pas la musique.

Courlande avait relevé la tête :

— Cette musique là me connaît, mon lieutenant. Je l'avais entendu plus d'une fois alors que vous n'étiez qu'au biberon. Si je n'avais eu femme et enfants, malgré ma barbe grise, j'aurais encore bien fait ma partie dans l'orchestre.

Le lieutenant sourit. Courlande s'en alla, guidé par le planton.

Cinq minutes après, il était au milieu du campement des mobiles.

Le planton le laissa.

— Moi, je ne le connais pas, votre homme, cherchez-le.

Il faisait un froid aigu, presque insupportable. Depuis des jours et des nuits, la neige couvrait la terre d'une couche épaisse, durcie par les gelées successives.

Les soldats, mal habillés, mal chaussés, mal nourris, souffraient beaucoup.

Quelques-uns en proie à la fièvre, s'étaient roulés dans leur couverture et essayaient de dormir, accroupis devant les feux vers lesquels ils semblaient tendre les mains, en suppliant.

D'autres, les couvertures jetées sur le sol d'où ils avaient balayé la neige, s'étaient couchés, très peu dormaient.

Tous avaient leurs mouchoirs autour du front et des oreilles comme un obstacle à la bise piquante.

Les fusils étaient en faisceaux.

Ils étaient bien hâvés, jaunes et maigres, presque déguenillés, ces pauvres et braves garçons, eh bien, malgré tout, malgré la fièvre, la fatigue énorme, les dangers prochains et les prochaines fatigues, on entendait encore, de temps à autre, de gais propos, quelques plaisanteries.

Un homme, un simple mobile, les épaules enveloppées de sa couverture, surveillait attentivement le feu qu'il attisait, au coin du petit bois, et sur lequel cuisait un quartier de viande.

Il y apportait un soin maternel.

Sa figure était presque entièrement couverte par une épaisse barbe fort mal entretenue, on avait à penser à toute autre chose qu'à la coquetterie en ce temps là, et de son visage, on ne distinguait, à cause de cette barbe, que le nez droit et spirituel, et deux yeux intelligents et fiers.

— Pardon, mon brave, dit Courlande en souriant, est-ce que vous ne connaissez point, par hasard, dans le bataillon le mobile de Moraines.

— De Moraines, c'est moi, fit le soldat imperturbable, sans cesser de surveiller la précieuse cuisson.

Courlande fit un geste de surprise et tout confus :

— Oh ! pardon, excuse, M. de Moraines, je ne savais pas.

— Comment vous a-t-on laissé pénétrer jusqu'ici, mon brave homme, et que me voulez-vous ?

— Je n'ai eu qu'à montrer ma carte et à exhiber une lettre du procureur impérial, non du procureur de la République de Bourges, fit Courlande en se reprenant.

— Ah ! vous êtes de la préfecture de Paris ?

— Oui, monsieur le juge, c'est moi qui ai accompagné Michel Doriat au moment où il a été transféré à Bourges, après les défaites du Rhin.

— Ah ! ce Doriat il l'a échappé belle.

— Oui, mais il recule pour mieux sauter.

— Le pauvre homme, et cependant...

Le juge d'instruction se pencha vers le feu, retourna d'une main experte le morceau de viande qui rissolait, ramena par dessous quelques braises plus rouges, tout cela avec des attentions méticuleuses ; et c'était un spectacle vraiment singulier que celui de ces deux hommes, l'un en bourgeois, le chapeau à la main, parlant respec-

teusement à ce mobile aux guêtres sales, à la capote fripée, et le traitant de juge d'instruction.

Après avoir donné à son rôti les soins qu'il réclamait, M. de Moraines ramena sa couverture autour de son cou, en frissonnant et en baissant le dos.

— Brou ! fit-il, quelle nuit ! je brûle par devant, je gèle par derrière.

— J'ai une fiole d'eau-de-vie dans ma poche, dit Courlande. C'est une habitude... de chasseur.

— Ah ! ah ! vous chassez, monsieur.

— C'est-à-dire, je ne chasso pas, mais je chasserai, et si monsieur le juge d'instruction voulait me faire l'honneur d'accepter une gorgée de ce réconfortant, ça lui réchaufferait certainement l'estomac.

La guerre rend tous les hommes égaux.

Il n'y avait plus là un magistrat parlant à un agent de police, il n'y avait qu'un pauvre diable de mobile mourant de froid, éreinté par les marches des jours précédents.

— Donnez, je boirai volontiers.

Courlande tendit la fiole en rougissant. Était-ce le froid aigu qui le faisait rougir ? Était-ce l'émotion ?

Le juge d'instruction déboucha le flacon, en appuya le col entre ses lèvres et y puisa une large rasade.

Après quoi il le reboucha.

— Elle n'est pas mauvaise, votre eau-de-vie, monsieur Courlande, dit-il en souriant, il y a bien longtemps que je n'en avais bu de pareille.

— Si monsieur le juge voulait me faire un plaisir.

— Lequel ?

— Un grand, très grand plaisir.

— Enfin je voudrais savoir.

— M. le juge accepterait ce flacon avec ce qu'il y reste d'eau de vie.

— Eh ! ma foi, je ne refuse pas. Merci, monsieur Courlande.

— Monsieur le juge me pardonnera-t-il ma liberté ?

Le mobile tendit la main à l'ancien sergent d'infanterie de marine, et d'une voix chaudement timbrée :

— Je vous remercie, je vous sais gré.

Il se pencha vers sa viande et l'inspecta d'un air attendri.

Courlande toussa et avec une hésitation :

— Si monsieur le juge voulait permettre à un ancien soldat de lui donner un conseil ?

— Certes.

— Monsieur le juge laisse fumer du bois vert sous sa viande, celle-ci sentira la fumée. Or, monsieur le juge a bien assez de charbons rouges pour achever de cuire son rôti.

— Ah ! ah ! vous avez été cuisinier, monsieur Courlande ?

— Non, mais tous les chasseurs le sont un peu.

Le mobile obéit au conseil de l'agent. Après quoi, gaiement :

— Dites-moi, monsieur Courlande, vous êtes venu me chercher jusqu'ici, ce n'est pas, je suppose, pour m'apprendre à faire la popote.

— Oh ! non, monsieur le juge, il s'agit de l'homme dont j'ai prononcé le nom tout à l'heure.

— Doriat ?

— Justement.

— La situation de ce condamné qui attend la mort depuis six mois vous intéresse ?

— Beaucoup, monsieur le juge, et je flairerai dessous un mystère. Mon voyage n'a pas d'autre but que de l'éclaircir. J'ai donc compté sur vous, M. de Moraines.

Le mobile ne répondait pas. Courlande continuait : « Je sais que vous avez pris une part active à l'enquête puisque c'est dans votre ressort que le crime a été commis. Je suppose que votre enquête ne s'est pas arrêtée au jour où vos pièces ont été remises à la chambre d'accusation ; le lendemain même de ce jour où Doriat devait expier l'assassinat de Bourreille, le parquet de Paris a dû vous écrire, vous envoyer des instructions, vous charger d'une nouvelle enquête. Pour obtenir un pareil sursis, il fallait presque des preuves de l'innocence de Doriat. C'est dans l'intérêt de Doriat que je parle, monsieur le juge, j'espère que vous aurez en moi assez de confiance

pour me mettre au courant ?" Le juge-soldat réfléchit quelques minutes. Il en oubliait la viande ; ce fut Courlande qui le rappela au sentiment de la réalité. "Le feu s'éteint, monsieur de Moraines, prenez garde." Et lui-même l'attisa pendant que le juge parlait à voix basse, entendu seulement de Courlande :

—J'ai été en effet chargé d'une contre-enquête le jour même où devait avoir lieu l'exécution de Doriat.

—Je l'avais deviné, monsieur le juge le reconnaîtra, j'ai un flair de chien de chasse.

—Pour vous faire comprendre en quoi consistait cette seconde enquête, je suis obligé de vous raconter comment Doriat échappa si miraculeusement à la guillotine.

—Je suis tout oreilles, monsieur le juge.

Moraines lui fit le récit des événements que nous avons racontés dans notre première partie. Il lui dit comment Claudine et Lucienne étaient venues implorer l'aide et la protection de M. Landais, le défenseur de Doriat et le propre neveu du procureur général de Paris ; comment tous les trois étaient allés trouver M. de la Vente d'abord, puis le garde des sceaux, ministre de la justice, leur étrange entrevue à l'Opéra avec celui-là qui, quelques jours plus tard, à la tribune française, devait accepter, d'un cœur si léger, la guerre désastreuse ; il raconta le premier sursis de trois jours accordé à Doriat, déjà vêtu et paré, le pauvre homme, pour la guillotine ; la déposition des deux orphelines, la visite à la chambre du meurtre où M. de Moraines s'attendait à trouver l'inscription sanglante, et où il n'avait vu que la muraille, blanche de toute inscription ; le désespoir des jeunes filles ; enfin, son rapport à la suite duquel le sursis de trois jours avait été changé en un sursis de six mois. Il dit aussi les étranges paroles de Lucienne : "La police est puissante, mais je connais quelque chose de plus puissant que la police, l'amour !"

—Tiens ! tiens ! elle a de l'imagination, cette jeune fille, murmura Courlande, elle me botte !

Le juge achevait : "Quelques jours après l'envoi de mon rapport, la guerre était déclarée. Je partis. Je ne sais donc ce qui s'est passé depuis et c'est la première fois, depuis juillet, que j'entends parler de cette affaire.

—Oserai-je demander à monsieur le juge quelle est son opinion ?

—Je n'ai aucune raison pour vous la cacher. Et après un court silence.—Je suis convaincu que Montmayeur est coupable.

—Et je partage votre conviction, M. de Moraines. Malheureusement, le savoir coupable, c'est la moindre des choses. J'aimerais mieux le plus simple des indices, sans nom d'auteur. Ici nous avons le nom de l'auteur ; nous n'avons pas d'indices.

—Ceci vous regarde, monsieur Courlande.

—Voudriez-vous, monsieur de Moraines, m'écrire quelques mots qui m'accréditeraient auprès de Claudine et de Lucienne ?

—Avec grand plaisir, bien qu'à tout prendre, je ne sache pas trop comment vous pourrez leur être utile.

—M. de Moraines désespère de Doriat ?

—Hélas !

—Que M. de Moraines ne perde pas tout espoir. Je dépenserai dans cette affaire tout ce que j'ai de courage, de dévouement et d'intelligence. Ce n'est pas une affaire ordinaire, un crime vulgaire, je le sens ; il faudra des moyens romanesques ; eh bien, je suis un homme d'imagination, moi, monsieur le juge, les moyens d'imagination, les moyens romanesques, cela me connaît, c'est ma partie, comptez sur moi. Mais monsieur le juge ne remarque pas que sa viande est cuite, et les hommes s'en doute, car ils se rassurent.

Moraines enleva la viande, la posa délicatement dans une gamelle, et aussitôt : "Je vais vous écrire la lettre que vous me demandez." Il traça quelques lignes au crayon sur une feuille arrachée à son calepin, les signa et les tendit à l'agent.

—Voici, monsieur Courlande.

—Merci, monsieur le juge. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon courage.

—Le courage ne manque pas, à l'armée de la Loire.

—Non, ce qui manque, c'est de la chance !

—Adieu. Après la guerre, venez me trouver à Versailles, si je ne suis pas mort. Vous me raconterez ce que vous aurez fait.

Courlande alla coucher cette nuit-là à Vendôme où, du reste, il lui fut difficile de trouver un gîte. Le lendemain, il partait, se confiant au hasard du soin de le protéger. "Baste ! se disait-il les camarades m'appellent Pas de Chance. Il faut bien, cependant, que la déveine se lasse." De Vendôme à Versailles, il fut bien arrêté vingt fois, comme espion, par les armées allemandes. Il fut toujours relâché après les explications qu'il donna, après surtout l'exhibition de sa carte et du laissez-passer que lui avaient délivré les autorités ennemies. Enfin, il arriva à Versailles. Là, il fit renouveler son permis de circulation, afin de pouvoir se promener librement, sans contrainte dans les lignes d'investissements. On fit bien quelques difficultés tout d'abord, mais on finit par lui accorder ce qu'il demandait. Alors, il se rendit à Garches. C'était là qu'il devait établir son quartier générale, puisque là s'était commis le meurtre, puisque là demeurait le meurtrier. Il réussit à se loger, avec beaucoup de peine dans la chambre à peu près close d'une maison qui n'avait plus guère que trois murs debout. Le reste, sauf une chambre calcinée, avait été détruit par un incendie. L'incendie s'était arrêté de lui-même, respectant par un bizarre caprice une sorte de cabinet soupente où étaient tombés des débris, des charbons, des poutrelles, par la cage de l'escalier. Ce fut là-dedans qu'il s'installa. Il acheta de la paille, il fit un lit, boucha les ouvertures, rendit enfin sa retraite le moins incommode possible.

"A la guerre comme à la guerre, disait-il. Pourquoi serais-je bien logé pendant que les soldats français couchent à la belle étoile ? Puis, nous autres, chasseurs, nous sommes habitués aux intempéries." Homme de précaution, avant tout et ne voulant pas être gêné dans ses allées et venues par la curiosité des Prussiens, il était allé montrer son permis au général commandant les postes de Garches, Buzenval et la Malmaison. Ordre avait été donné de le laisser aller à sa guise. Les habitants restés à Garches pendant le siège n'étaient plus habitués à voir, en dehors des soldats, des figures nouvelles. Courlande, dès qu'il apparut, excita donc l'attention générale. Comme il allait et venait sans que les Prussiens s'occupassent de lui, on le prit d'abord pour l'un des leurs. Quelques paysans plus curieux essayèrent d'entrer en conversation avec lui, mais il resta muet. Quand on le pressa, il répondit évasivement. Cependant, il avait le plus pur accent du faubourg parisien, ce ne pouvait être un allemand. Qu'était-ce donc ? un déserteur français passé à l'ennemi ? Pouah ! Courlande s'aperçoit vite de l'erreur. Il ne fit qu'en rire. "Tant mieux. On me laissera plus tranquille." Et il ne s'en inquiéta pas davantage. Il avait de l'argent, il trouvait des vivres, et faisait sa popote lui-même, dans l'intérieur de la maison incendiée, pendant qu'au-dessus de lui, au-dessus des poutrelles restées du toit effondré, roulaient de lourds nuages d'où s'échappaient souvent des trombes de neige.

"Campement de chasseur ! murmura-t-il. Supposons que je chasse l'ours blanc, au pôle Nord. Est-ce que je serais mieux que dans cette baraque ? Non. Eh bien, de quoi me plaindrais-je ?" Il ne se plaignait pas. L'esérance le soutenait. Il n'avait pas eu de peine à apprendre où demeurait Marie Doriat, et vers quelle partie de la vallée était la fabrique de produits chimiques de Montmayeur. Il s'était bien gardé de demander ces renseignements à n'importe qui. Mais le drame de la mort des deux frères Doriat était si récent que l'on en parlait encore. Il l'entendit raconter. Les Doriat étaient enterrés dans la même fosse du cimetière. Il s'y rendit un jour, attendit et ne tarda pas à voir arriver près de la tombe et s'y agenouiller une femme que le chagrin courbait plus que l'âge et qui se mit à sangloter tout en priant "Voici Marie Doriat, la femme du condamné ! se dit-il." Il la suivit pour savoir où elle demeurait. Le lendemain et les jours suivants, il revint encore au cimetière. Il s'attendait à une autre visite et ne se trompait pas. Lucienne et Claudine arrivèrent.

—Les deux sœurs ! se dit-il. Et pour savoir laquelle des deux est Lucienne, laquelle des

deux est Claudine, je n'ai qu'à me souvenir de la description que m'en a faite M. de Moraines. Voici évidemment Lucienne. Comme elle est pâle. Comme elle semble fatiguée. Elle est malade, à coup sûr, ou elle vient de l'être.

Il alla se promener aussi aux alentours de la fabrique. Un jour il se croisa, aux environs, avec un jeune homme d'une taille élevée, brun, les yeux noirs, l'air dur, rayonnant d'intelligence, et, malgré cela, ayant je ne sais quoi de perfide, de faux et de cruelle, et celui-là, c'est Montmayeur. C'était lui, en effet. Il ne fit pas attention à Courlande qui passa près de lui, inaperçu. "Ce personnage ne me plaît pas beaucoup, se dit l'agent. En outre, il me semble que j'aurai fort à faire, car il n'a pas l'air commode." Le lendemain, vers le soir, sans être vu, profitant de ce qu'il n'y avait personne dans la rue, il allait frapper à la porte de la maison de Marie Doriat. Ce fut un soldat prussien qui vint ouvrir.

—Gu'est-ce que fus temantez, meid herr ?

—Madame Doriat.

—Ah ! Eh bien, montez, elle est dans son chambre.

Et il indiqua l'escalier. Courlande monta. Il y avait là deux ou trois portes ouvertes, et dans les chambres des Prussiens qui causaient, riaient, astiquaient leurs fourniments, ou simplement fumaient. Comme une seule porte était fermée, il ne fut pas difficile à l'agent de deviner quelle devait être celle de la chambre à coucher de Marie. Il frappa doucement. On ne répondit pas. "Elle dort peut-être, murmura-t-il." Et tirant sa montre : "Cependant il est six heures à peine. Elle est donc malade." Il frappa d'un coup de poing. Cette fois, il entendit un pas lourd qui se rapprochait en faisant crier le plancher. Marie Doriat parut, plus accablée, plus fatiguée encore peut-être que lorsqu'il l'avait vue au cimetière. Ses yeux rougis, encore humides, indiquaient qu'elle venait de pleurer et que Courlande interrompait ses larmes. En se trouvant en face d'un étranger, telle était sa surexcitation nerveuse qu'elle ne tint pas un geste de frayeur.

—Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

—Qui je suis ? Peu vous importe, puisque vous ne me connaissez pas. Du reste, vous le saurez tout à l'heure. Ce que je vous veux, ma pauvre femme ? du bien, beaucoup de bien.

Elle haussa les épaules avec découragement. —Je n'ai plus d'amis, les malheureux n'en ont pas.

—Vous vous trompez, je connais des hommes qui, par pitié comme par profession, sont les amis des malheureux.

—Et ces hommes ? dit-elle, toujours incrédule.

—Ce sont les agents de police.

Elle tressaillit et son regard, qui se détournait, se releva sur l'honnête Courlande.

—Vous êtes agent de police ?

—Oui.

—Vous venez pour mon mari, encore, toujours ?

—Encore, toujours. Mais je viens aussi, en même temps, vous apporter quelque espoir et quelque consolation, vous donner des nouvelles de Doriat.

—Vous l'avez vu ? Que ne me le disiez-vous !

—Ce n'est pas commode de parler ainsi que nous le faisons sur le seuil d'une porte. Ce n'est pas que je craigne les Allemands, toutefois ce que j'ai à dire ne regarde que vous et moi.

—Entrez donc, monsieur. Entrez vite. Et dites-moi, oh ! dites-moi tout de suite. Est-ce qu'il y a longtemps que vous avez vu mon mari ?

—Une quinzaine de jours.

—Comment allait-il ? Comment supportait-il sa captivité ?

—Je ne puis pas vous dire, n'est-ce pas, qu'il est heureux de son sort, et qu'il se résigne !

—Se résigner, ce serait d'un lâche et d'un coupable. Et il est innocent de ce crime, monsieur, il en est innocent.

—Je m'en suis toujours douté, mais si je n'avais pas d'autres preuves, il me suffirait de vous voir pour en être sûr.

—Des preuves, avez-vous dit ? des preuves !

—Ne vous montez pas la tête. Ce que je vais vous dire va vous sembler une énormité et pourtant c'est la vérité pure ; les preuves, ça ne suffit pas toujours pour faire condamner.

—Allons donc !

—Et justement, nous sommes dans ce cas singulier. Nous avons la certitude qu'un autre que Doriat a assassiné Bourreille et nous avons les mains liées.

—Une certitude. Oh ! je vous en conjure, parlez, parlez.

—Dame ! que pourrais-je ajouter ?

—Vous connaissez le nom du misérable ?

—Je le connais !

Marie Doriat, presque folle de surprise, d'espérance, de joie, pressait dans les siennes les deux mains de Courlande ; elle les couvrait de baisers.

—Oh ! monsieur, monsieur, ce nom, ce nom.

—Aurez-vous la force de garder ce secret ?

—Je vous le jure.

Courlande hocha la tête. Il n'était pas rassuré. Marie était si fiévreuse. Elle semblait si surexcitée. Qui sait à quoi pouvait la pousser la folie de sa joie ? Il hésitait à lui dire ce qu'elle demandait.

—Oh ! monsieur, dit-elle, c'est mon droit, c'est mon droit. Que craignez-vous ? une indiscretion ? Ah ! vous pouvez avoir confiance en moi, allez. Il s'agit de mon mari, il s'agit de sa vie, de son honneur. Je ne dirai rien. Ayez donc confiance. Ne suis-je pas la première intéressée à ce que ce secret soit gardé ? Craignez-vous que je ne comprenne pas que la divulgation de ce secret mettrait l'assassin sur ses gardes ? Il s'agit de mon mari, vous dis-je. Vous pouvez tout exiger de moi.

—Soit donc, fit Pas-de-Chance, l'assassin...

Elle se pencha les yeux brillants, avide d'en tendre. Son cœur ne battait plus. Sa respiration était arrêtée.

—C'est un des frères de Montmayeur.

Elle poussa un cri sourd et recula, comme frappée par une main invisible.

—Lequel ? Georges ? n'est-ce pas. Ce ne peut être que Georges le malade ?

Et elle ajouta mentalement : " Si c'était l'autre, ce serait trop horrible ! " Mais Courlande secouant la tête :

—Non, c'est Jean !

—Jean, lui ! ah ! Dieu ! ah ! Dieu !

L'agent de police paraissait surpris. Pourquoi Marie Doriat faisait-elle cette différence entre les deux frères ? Pourquoi s'attendait-elle au nom de Georges ? Pourquoi avait-elle écouté avec horreur ce nom de Jean ? Il le lui demanda. Elle répondit, à voix basse :

—Vous ne savez donc pas ? Personne ne vous a donc raconté ?

—Quoi ?

—Mon Dieu ! mon Dieu !

Il y eut un silence prolongé. Tout à coup, Pas-de-Chance, frappé d'une idée subite : " Comment se fait-il que ce soit moi qui vous apprenne le premier le nom de l'assassin ? "

—Eh ! qui me l'eût dit ? Quel autre que vous le connaît donc ?

—Oh ! plusieurs personnes, parmi lesquelles des magistrats. Mais dans votre famille même...

—Dans ma famille, disait-elle hébétée, sans comprendre. D'abord je n'ai plus de famille, mon mari est en prison. Mes deux fils sont morts, les Prussiens me les ont massacrés. Je suis seule. Je n'ai plus de famille.

—Vous aviez une fille adoptive, ma-t-on dit ?

—Ne me parlez pas d'elle, je ne veux pas, s'écria Marie avec égarement. C'est une malheureuse ! Je l'ai maudite, elle n'existe plus pour moi.

—Au contraire, parlons d'elle.

—Non, non, taisez-vous ! Prononcer son nom, ici, c'est blasphémer, après la révélation que vous venez de me faire.

—C'est à moi de ne plus comprendre, dit l'agent inquiet.

—Lucienne, car c'est à elle que vous faites allusion, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Lucienne est l'amante... Oh ! mon Dieu, comment mes lèvres peuvent-elles prononcer de semblables paroles ?

—L'amante ? dit Courlande, fronçant les sourcils.

—De Montmayeur, entendez-vous ! De Jean de Montmayeur, de celui-là même que vous ac-

cusez d'avoir assassiné Bourreille, l'amante de l'homme dont le père de Lucienne expie le crime ! C'est terrible n'est-ce pas ? Vous n'aviez pas rêvé cela ? Et elle sait que Montmayeur est l'assassin ? Vous en êtes sûr ?

—Oui. Elle le sait.

—Eh bien, dans votre carrière, avez-vous rencontré une situation plus atroce, plus odieuse ? Ah ! maudite, maudite, va !

Courlande réfléchissait : " Si atroce, si odieuse, dit-il que je n'y crois pas. "

—Hélas ! n'étais-je pas la dernière à espérer toujours en l'honnêteté de ma fille ? Et puisque j'ai perdu toute confiance, qui donc pourrait être plus confiant que moi ?

—Vous ne connaissiez pas, avant l'assassinat de Bourreille, les relations de Mlle Lucienne avec cet homme ?

—Non. Ces relations du reste, n'existaient pas.

—En êtes-vous certaine ?

—Oui. Que de fois me suis-je interrogée depuis ? Que de fois ai-je refait, en moi-même, l'histoire de ces dernières années. Lucienne ne connaissait pas Montmayeur.

—La connaissance date donc du crime.

—Oui.

—C'est déjà bien extraordinaire. Réfléchissez un peu.

—Puisque c'est ainsi ! dit elle, navrée.

—Il me semble aussi que vous avez cru bien vite à la perversité de votre fille. Vous n'aviez rien à lui reprocher ?

—Rien. Elle était modeste et sage, aimante et douce.

—Vous n'aviez jamais rien remarqué qui pût vous laisser supposer qu'un jour viendrait où elle abandonnerait toute pudeur, toute retenue ?

—Jamais !

—Et du jour au lendemain vous la croyez coupable ?

—Elle a avoué ! Et il m'a fallu son aveu.

—Eh bien, moi, à votre place, malgré son aveu, je n'aurais pas cru.

Pas-de-Chance s'animait. Ses yeux brillaient. Il ne tenait pas en place. Il flûrait là dedans une histoire qui ne ressemblait pas à celle de tout le monde ; un crime qui n'était pas celui du premier gredin venu ; une intrigue où son imagination allait se mouvoir à l'aise ; des circonstances dramatiques dignes de son intervention. Il flûrait enfin l'affaire idéale, le crime de ses rêves et en une seconde il évoqua tout l'avenir de calme et paisible bonheur qu'il se forgeait en son esprit sans cesse en enfantement, cet avenir qu'il passerait en quelque coin de campagne, au milieu des grands arbres touffus et près d'une jolie rivière aux eaux claires et turbulentes, courant sur un lit de sable. Et il murmura : " Oui, oui, c'est cela. Enfin, je l'aurai bien gagné. " Il avait parlé haut et Marie Doriat, surprise :

—Qu'est-ce que vous aurez gagné, monsieur ?

Rappelé à la réalité par cette simple question, il continua la série des renseignements qu'il demandait à la pauvre femme.

—Non à votre place, j'aurais été plus incrédule. Il a dû y avoir bien des scènes pénibles entre vous et cette jeune fille ?

—Pénibles, oui, et dont je sortais brisée.

—Et elle ne se défendait pas ?

—Non.

—Quoi ? Rien ? Pas un mot ?

—Non, vous dis-je, son infamie lui faisait courber le front. Qu'aurait-elle pu dire pour sa défense ? Un jour, cependant, voilà que je me rappelle à présent et c'est vous qui éveillez ce souvenir dans mon esprit.

—Un jour ?

—Elle nous a dit, à mes fils et à moi : " Ne m'insultez pas, ne me maudissez pas, plus tard vous pourriez vous en repentir ! "

—Vous voyez bien. Et cela ne vous a pas ouvert les yeux ?

—Nous avons pris cette parole pour une menace.

—Elle vous mettait sur vos gardes. Je vais vous citer une des paroles de Mlle Lucienne, moi, une parole que vous ne connaissez pas.

—À qui s'adresse-t-elle ?

—À M. de Moraines, le juge qui a instruit l'affaire Bourreille.

—Et cette parole ?

—La voici, telle que M. de Moraines lui-même me l'a rapportée : " La police est puissante, mais je connais quelque chose de plus puissant que la police, l'amour ! "

—Elle a dit cela. Et pourquoi ?

—Je l'ignore, mais je le saurai.

—Je me rappelle aussi qu'un jour, le jour où nous l'avons chassée, la malheureuse, de cette maison, comme je l'accusais d'être la fiancée de Jean de Montmayeur, elle s'est défendue énergiquement.

—Et rien de tout cela ne vous a frappée ?

—Que se passe-t-il donc, monsieur ? A quel effrayant mystère faites-vous allusion ? Pourquoi toutes ces restrictions et que ne me dites-vous la vérité ?

—La vérité, pardieu, je la connaîtrai bientôt. En attendant, j'estime, contre toute apparence, que vous avez été vite en besogne, en accusant votre fille.

—Oh ! monsieur, si vous parvenez à me prouver que Lucienne est toujours digne de mon affection, j'en mourrai de joie.

—Ma foi, ma brave femme, je crois que ce ne sera pas difficile, et ce n'est pas ce qui me tarabuste. Je voudrais la voir en secret, car, naturellement, je désire que ce Montmayeur ne me connaisse pas.

—Que comptez-vous faire pour prouver son crime ?

—Ah ! vous m'en demandez trop. Je n'en sais rien moi-même. Cela va dépendre des circonstances, de mon entretien avec Lucienne d'abord. Je suis un homme d'inspiration, d'imagination, moi, voyez-vous. Je n'ai pas de plan, aujourd'hui, demain, j'en aurai un. Lucienne ne met plus les pieds chez vous ?

—Jamais !

—Il faut que je lui parle, pourtant ! Quand je l'aurai interrogée, habilement, je saurai si elle est avec moi ou contre moi, si elle est l'alliée ou l'ennemie de Montmayeur.

Mme Doriat soupira. Elle n'avait pas la foi, la pauvre mère. Elle avait trop souffert. Elle ne croyait plus qu'au mal. Courlande restait pensif.

—Lucienne doit aller souvent au cimetière, prier sur la tombe de vos deux fils. Je guetterai sa venue. Là, je lui parlerai.

—Et je vous reverrai aussitôt, n'est-ce pas, monsieur Courlande, maintenant que vous m'avez mis l'espérance au cœur, vous n'allez pas m'abandonner ainsi, sans nouvelle ?

—Non, non, ma pauvre femme, comptez sur moi. Mais, je ne viendrai que la nuit. Il ne faut pas que l'on puisse soupçonner nos relations. Soyez discrète. Pas un mot à qui que ce soit !

Elle ne répondit pas ; son regard triste et ferme répondait pour elle. Courlande sortit et rentra dans sa soupenne. La neige tombait. Il gela à pierre fendre. L'agent grelottait. " Sapristi, murmura-t-il en se frottant les mains, j'avais plus chaud au Sénégal. Enfin, ceux qui chassent le renard bleu, en Sibérie, ne sont pas plus à leur aise " C'est ainsi qu'il se consolait, par quelque souvenir de chasse. Il se coucha sous ses bottes de paille, ramena avec soin autour de ses jambes et de ses épaules, quatre ou cinq couvertures, et, malgré le froid intense, finit par s'endormir. Il se réveilla de bon matin. " Aujourd'hui, se dit-il, il faut que je vois Lucienne. Elle m'intéresse, cette jeune fille. Elle est dans mon genre. Quand une femme se met à avoir de l'imagination, du diable si l'on sait jamais où elle s'arrêtera ! " Un peu plus loin que le cimetière, la route descend vers la vallée, en haut de laquelle le Mont-Valérien tonnait presque tous les jours de toutes ses batteries. On pouvait, de là, surveiller la sortie de Lucienne, si elle quittait la fabrique pour remonter vers Garches. Mais ce jour-là, canons prussiens et canons français faisaient un lugubre concert et balayaient la place. Il n'y fallait pas songer. Le cimetière aussi était intenable. Du reste, les Allemands qui, depuis quelques jours, s'attendaient à une attaque de ce côté, roulaient de sévérité. Ils n'eussent point laissé approcher le Français.